

M É M O I R E S

D' U N E

DEMOISELLE DE QUALITÉ.



UNE SEULE FAUTE,
OU
LES MÉMOIRES
D'UNE
DEMOISELLE DE QUALITÉ.

SECONDE PARTIE.



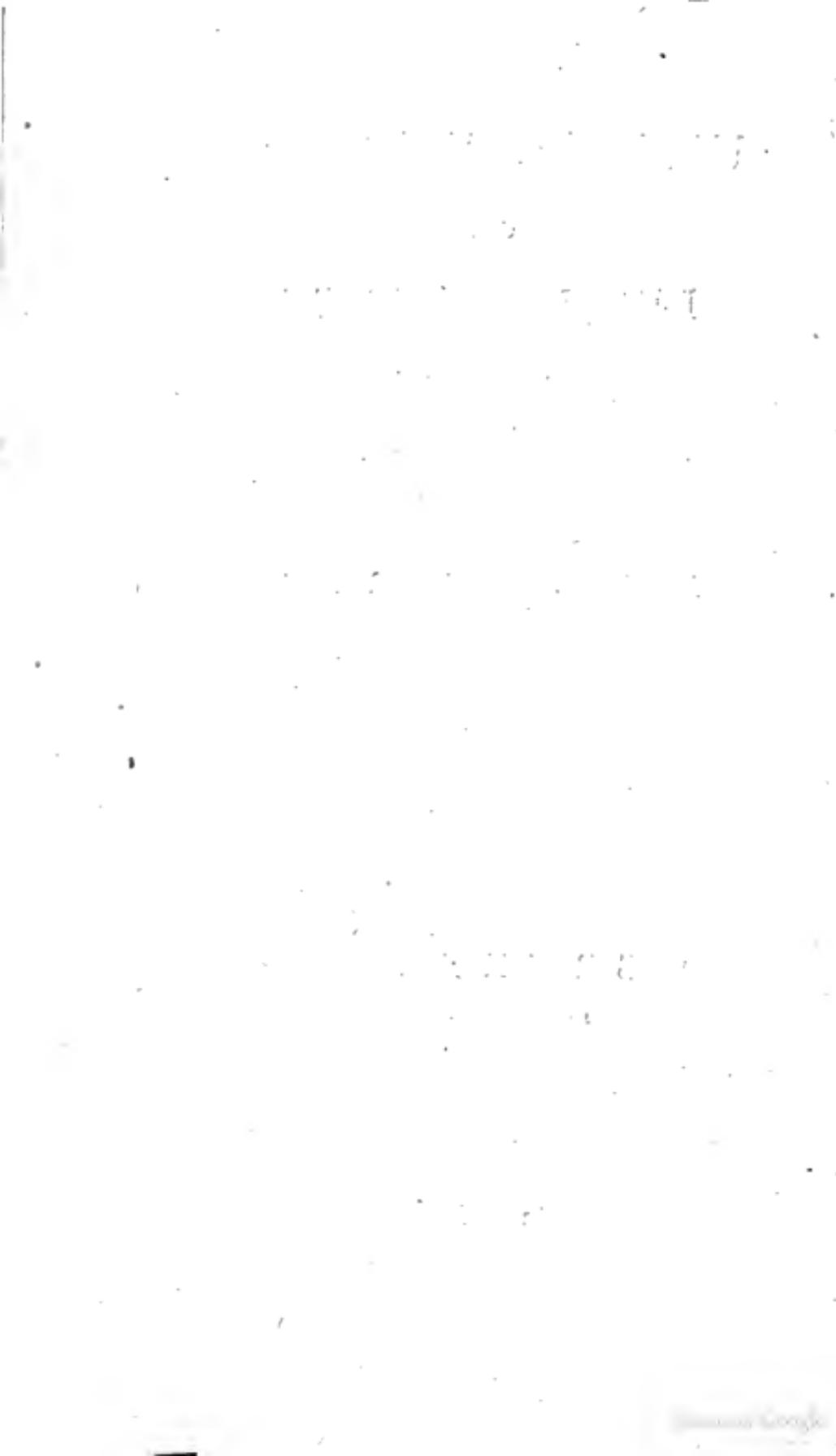
A BRUXELLES;

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, libraire, Hôtel de Coëtlosquet,
rue Hautefeuille, N.º 20.

ET A STRASSOUB, A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE.

1788.





UNE SEULE FAUTE,

O U

LES MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

SECONDE PARTIE.

SOPHIE conclut du récit de Ctésiphon qu'il lui laisseroit la liberté si nécessaire à l'état de son cœur. La solitude & la liberté sont en effet les deux premiers besoins des ames infortunées. Elle rendit compte de sa situation à Adélaïde, dont elle atten-

II.^e Partie.

A

doit les lettres avec une vive impatience. Elles arrivèrent enfin. Nous transcrivons la première.

De Paris, le 18 mars, 1788.

„ Je ne fais comment je vous ai laissé partir. Je ne fais comment vous avez surpris ma raison. Depuis notre séparation tout est changé à mes yeux. Je n'ose plus rien entreprendre. Il me semble qu'on va me demander, à chaque instant, compte de mon existence. Dans quel état j'ai vu le pauvre duc ! J'aurois été témoin de la perfidie de tous les hommes, que je croirois encore à sa sincérité. Il a fait porter chez moi les diamans, l'or, les contrats, jusqu'aux clefs de la maison. Il a écrit dans plus de vingt couvens. Il a mis en course trois couriers ; il va lui-même parcourir la France & vous demander à la terre entière. Que ne m'a-t-il pas offert pour avoir votre adresse ?

Du moins , s'écria-t-il , falloit-il favoir mes projèts ! Je le vois tous les jours , & tous les jours il me répète la même chofe. Loin de fe familiarifer avec fa douleur , la longueur de l'abfence l'aigrit encore. Ah ! pourquoi l'amour vous a-t-il égarée avec Belval ? A propos de Belval , il eft revenu. Inſtruit que deux femmes avoient été le demander , à force de recherches , il eft parvenu à madame de Buiffonval. Je ne l'ai pas vue depuis notre fcène. Le duc m'a dit que nous n'étions pas brouillées : j'irai donc la voir , & je ſaurai ce que lui a conté le plus perfide des hommes. Il eft riche , difſipateur , embarraffé d'une femme qu'il feint de ne pas reconnoître , & brouillé avec celle qui nous a appris tout ceci.

» O ma Sophie , qu'il me tarde d'avoir de tes nouvelles ! Quel parti prendrons-nous ? Que faire du mari , de l'amant , de la maifon , des con-

trats ? Est-ce que le duc n'avoit pas projeté de me doter, de me marier ? Rappelle-toi cet homme, maître prétendu de la maison de Neuilly. Eh bien, c'est un officier de son régiment, prêt à se retirer & à m'épouser. Je l'ai fait ressouvenir que j'étois laide & assez mal faite. Il m'assure que mon mari l'oubliera. J'ai demandé du temps. Je suis réduite à devoir à l'estime ce que les autres obtiennent de l'amour. Ce mariage m'a promenée dans le pays des chimères. Si le duc de Spréville.... En vérité il m'a dit des choses que je ne fais comment expliquer. Au fait, pourquoi le fuir ? Il n'a d'autre tort que celui d'avoir voulu nous enrichir ; mais d'humiliantes conditions n'accompagnoient pas sa générosité. Je trouve quelquefois que tu as trop précipité ta fuite. Il est vrai que nous autres femmes disgraciées, ne connoissons pas certains dangers. Quand
on

on est deux, on se consulte : quand on est seule, on s'égaré dans mille conjectures. Réunissons-nous, ma Sophie. J'oubliois une nouvelle. Ce monstre, ce perfide S. Valois, il est mort. J'oubliois encore de te dire, que le duc t'offre un château dans la Franche-comté. Tu n'y verras personne, pas même lui. Tout ce que cet homme imagine pour te plaire m'attendrit comme si c'étoit pour moi. Les hommes ne sont jamais si aimables que lorsqu'ils sont amoureux. Sans doute qu'alors nos ames les électrifient. Que je suis embarrassée de l'avenir ! Sophie, je te rends hommage. Tu es plus courageuse que le reste de ton sexe. Le duc t'adore, Adélaïde te chérit, la terre entière doit t'admirer. „

Cette lettre, que Sophie ne lut pas sans verser bien des larmes, embellit cependant encore sa solitude. Le bonheur d'être aimée répand

un charme sur l'existence, qui fait que tout plaît, tout intéresse, tout s'anime autour de nous. Sophie partagea ses doux loifirs entre la lecture, des courses dans la campagne, & la culture des fleurs; mais son occupation principale étoit d'écrire à son amie. Ctésiphon venoit la voir tous les jours, & lui trouvoit le visage heureux & ferein. Un excès de délicatesse faisoit qu'ils ne dînoient jamais ensemble. Malgré les soins qu'il s'étoit donnés, sa femme n'avoit pu encore acquérir les talens & les manières de Sophie. Il craignoit que cette jeune personne, d'abord timide & embarrassée, ne finît par être jalouse & mal à son aise avec sa nièce. Pour écarter les plus petits nuages, il lui déroboit une supériorité qui auroit pu occasioner un retour pénible sur elle-même. C'est par l'excès de la délicatesse qu'on parvient en amour au comble du bonheur.

Trois semaines s'étoient déjà écoulées, & Sophie, abandonnée à elle-même, n'avoit pas laissé percer la moindre surprise. Son oncle conçut quelque idée d'un pareil caractère. Elle se décida tout-à-fait par un petit événement. Sophie avoit ignoré qu'elle eût une tante, dont les principes étoient aussi relâchés que ceux de l'amie de monsieur de Maugran. Ctésiphon, qui, sur le récit de celui-ci, la jugeoit revenue des erreurs de la jeunesse, ne crut pas la société dangereuse, & proposa à Sophie de passer quelques jours chez elle, & de se distraire ainsi d'une solitude trop profonde pour son âge. Elle refusa, sous prétexte qu'il faudroit entrer dans des détails sur son départ de Saumur, qu'elle ne pouvoit pas confier à une inconnue & refuser à une tante. Cette raison ne parut pas d'un grand poids à Ctésiphon. Il insista. Sophie craignoit que

son oncle ne voulût être seul pendant quelques jours, & n'osoit persévérer dans ses refus. Alors elle lui avoua qu'elle avoit les motifs les plus forts de tenir une conduite à l'abri du plus léger soupçon, & que peut-être elle rencontreroit chez monsieur de Maugran des personnes qui viendroient la troubler jusques dans sa propre maison. Vous n'avez rien à craindre, répliqua son oncle, monsieur de Maugran ne reçoit aucun étranger ; mais je ne prétends pas vaincre vos répugnances. Je ne voulois que vous fournir des distractions que ma maison ne présente pas.

Ctésiphon renonça d'autant plus facilement à ce projet, qu'un accident cruel vint quelques jours après l'accabler. La fièvre saisit sa jeune compagne ; la petite vérole se déclare & s'annonce avec tous les caractères de la malignité. La plupart des

hommes, dans ces occasions, commencent par perdre la tête. Sophie la conserva, & vint se constituer garde de la malade. Elle y passa les nuits, & lui rendit tous les soins dont elle étoit capable. Le mal prit son cours ordinaire. Il ne s'agissoit plus que de veiller au régime connu dans ces sortes de maladies. Ctésiphon fut touché de l'assiduité pénible de Sophie & de son incomparable douceur. Ces sentimens redoublèrent, lorsqu'un soir, qu'il étoit question de je ne sais quelle pommade pour hâter l'exsiccation des boutons, il lui demanda si elle se ressouvenoit de ce qu'on lui avoit donné dans pareilles circonstances. A moi, dit-elle ? je n'ai jamais eu la petite vérole. Quoi, s'écria-t-il, avec votre figure, renfermée depuis huit jours avec nous, vous bravez un danger presque inévitable. — J'y ai pensé, il est vrai ; mais le bonheur de vous être utile

ne m'a pas permis de peser sur ce petit inconvénient.

Notre philosophe se félicita d'avoir une compagne aussi estimable ; mais avant de céder à l'aimable impatience de son épouse, qui vouloit, disoit-elle, à force de soins s'acquitter de ce qu'elle devoit à Sophie, il voulut cependant savoir quelle secrète raison l'avoit conduite chez lui. Jusques-là il avoit appréhendé que ses questions ne gênassent son amour-propre ; mais de ce moment il fut convaincu que si elle avoit eu la foiblesse de commettre des imprudences, elle auroit le courage de les avouer.

En effet, il obtint de sa franchise tout ce qu'il desiroit. Quelle fut sa surprise en écoutant son dévouement pour arracher Belval aux fers de la captivité, sa noble résistance aux bienfaits du duc & sur-tout à son propre cœur ! car dans ce long ré-

cit ses expressions & ses larmes trahirent vingt fois le secret de son cœur tendre, défolé & cependant heureux.

Cet aveu hâta la confiance pleine, avec laquelle les plaisirs les plus simples font quelque chose, & sans laquelle la vie la plus brillante en apparence n'est qu'une longue fatigue. Ils se réunissoient pour les repas & pour les promenades du soir; mais Sophie se réserva toutes les autres heures. C'est pour plaire constamment aux autres qu'il faut être long-temps avec soi-même. Il n'y a que les amans qui aient la faculté & le droit de se répéter sans cesse & d'être toujours nouveaux.

Sophie avoit d'autant plus besoin de se recueillir souvent en elle-même, que les lettres d'Adélaïde n'étoient pas toujours consolantes. Elle mandoit que le duc se livroit à une mélancolie qui alarmoit ses amis; qu'ils employoient tous les moyens

connus pour le distraire , & lui présentoient , aussi souvent qu'ils pouvoient le surprendre , ces beautés adroites qui éveillent les desirs en parlant de vertu , & dont l'imagination exercée emprunte , avec succès , le langage passionné du sentiment. Jusques-là elles avoient échoué sans doute ; mais les affections humaines ne résistent pas au temps... Elle disoit encore que madame de Buiffonval lui avoit parlé sur-tout d'un comte de Maugran , un des plus adroits consolateurs qu'on pût rencontrer , soit par le ridicule qu'il jetoit sur la constance outrée , soit par sa fécondité en anecdotes sur les femmes , que depuis vingt ans il aimoit , ruinoit , trahissoit , calomnioit & recherchoit. Madame de Buiffonval , d'après les détails d'Adélaïde , s'étoit répandue en plaintes amères sur ce qu'on lui avoit prêté des intentions coupables , tandis

qu'elle n'avoit jamais pensé qu'à un mariage que les circonstances auroient peut-être forcé de reculer jusqu'à un autre temps, mais qu'on n'auroit pas moins assuré. Enfin elle ajoutoit que nos mœurs permettoient aujourd'hui ce que la sévérité de nos pères proscrivoit, & qu'il falloit être de son siècle.

Tout cela inquiétoit Sophie. Surtout elle redoutoit ce comte de Maugran, dont les terres n'étoient pas éloignées du domicile de Ctésiphon. D'ailleurs Adélaïde l'avoit prévenue qu'elle n'avoit pu refuser au duc de Spréville de se charger d'une lettre qu'il devoit lui apporter le lendemain, parce qu'il n'y avoit nulle raison de désespérer un homme connu seulement par sa retenue & par ses bienfaits.

Quoiqu'il ne fût pas trop possible de s'en rapporter à madame de Buifsonval, il n'est cependant pas rare

de voir l'amour assortir des mariages en dépit du préjugé & même des convenances sociales. L'espérance est prompte à naître, & les exemples qui la justifient se présentent en foule à celui dont elle amuse la passion.

Adélaïde n'étoit pas éloignée d'accepter le parti que lui propofoit le duc. Son protégé étoit un homme un peu bizarre, mais plein de ces qualités utiles, qu'on retrouve toujours avec plaisir. Il s'appeloit le chevalier de Vigeac, & avoit pour patrie cette province où l'esprit & l'industrie font moins contestés que la modestie & la raison. C'étoit cependant la prudence qui présidoit à son établissement. Il est vraisemblable que le début de monsieur de Spréville lui promettoit de plus grands avantages, & qu'Adélaïde lui paroissoit propre à cultiver ses heureuses dispositions. Il n'est pas rare de trouver, à Paris sur-tout, de

ces anciens capitaines d'infanterie, qu'on appelle des hommes *décorés*. Complaisans nés des grands seigneurs, qu'ils ont encore mieux servis que le Roi; espèces d'eunuques volontaires, ils gardent la beauté qu'on leur confie: agens secrets des petites infidélités que se font les amans, ils sont également prêts à favoriser les trahisons & à faciliter les raccommodemens. Une inclination subalterne remplit les momens pendant lesquels la discrétion les tient éloignés, & l'hospitalité paie des services qu'on reçoit bientôt comme des devoirs. Le portrait n'est pas tout-à-fait celui de monsieur de Vigeac, mais il y a quelques traits auxquels on peut le reconnoître.

Le duc pressoit ce mariage, parce qu'il se flattoit que la maison de madame de Vigeac seroit un séjour décent pour sa sœur. Le chevalier le desiroit, parce que le duc se char-

geoit de tous les détails de la noce. Adélaïde n'avoit nulle raison d'être difficile, & dans un moment s'affuroit de l'avenir. Sophie defiroit son bonheur, & voyoit dans le nouveau ménage un asile, quoiqu'éloigné, contre les ennuis d'une vie trop solitaire; & vraisemblablement elle ne convenoit pas avec elle-même que tout ce qui pouvoit la rapprocher un jour d'un ami si généreux, entroit, à son infu, pour quelque chose dans son consentement. Voici ce qu'elle écrivit à Adélaïde:

„ Le seul bonheur qu'il puisse y
 „ avoir encore pour moi sur la terre,
 „ est celui de mon amie. Je ne suis
 „ pas injuste, quoique l'hymen ait
 „ causé & causé tous mes malheurs. O
 „ ma chère Adélaïde! dis à l'homme
 „ aimable sous les auspices duquel
 „ tu t'engages, que jamais ses pro-
 „ cédés ne sortiront de ma mémoire,
 „ & que je lui tiens compte de tous

„ ses bienfaits comme si je pouvois
 „ jamais en jouir. Ce n'est pas trop
 „ de ma vie entière pour expier l'im-
 „ prudence d'un moment. Je ne puis
 „ ni trahir, ni anéantir mes promesses;
 „ & je ne puis ni écouter ni oublier
 „ ce que m'offre un homme que je
 „ ne voudrois pas perdre, & que je
 „ ne peux conserver. Dans la solitude
 „ où le sort m'a conduite je n'ai pas
 „ trouvé la félicité, mais la manière
 „ de supporter mes malheurs sans y
 „ succomber. Mes combats à Paris
 „ étoient au-dessus de mes forces;
 „ ici mon sacrifice est une espèce de
 „ douceur. Belval pouvoit, à Paris, à
 „ chaque instant me faire rougir; ici
 „ il ne fait que m'affliger. Dans mon
 „ ame le duc de Spréville est à un
 „ tel degré d'estime, qu'il est hors
 „ de mon pouvoir de rien risquer de
 „ ce qui pourroit inquiéter son opi-
 „ nion. Je ne veux pas aimer celui
 „ qui me donnera la mort le jour

„ que je saurai qu'il aura renoncé à
 „ moi. Son idée est le charme de ma
 „ vie: elle recule le moment du som-
 „ meil; elle hâte mon réveil, & dou-
 „ ble ainsi mon existence. Ce que tu
 „ reçois de mes lettres n'est pas la
 „ vingtième partie de ce que j'écris,
 „ & je ne m'éloigne jamais du même
 „ sujet. Lorsque j'erre dans mes pro-
 „ menades écartées, je retrace dans
 „ mon esprit les sentimens que je
 „ confierai bientôt au papier, &
 „ lorsque je crois avoir achevé, je
 „ recommence; j'ai redit la même
 „ chose, & je me console du désordre
 „ de mes lettres parce qu'il est l'image
 „ de celui de mon cœur. „

Lorsque Adélaïde eut l'aveu de
 Sophie, elle la conjura d'être témoin
 de son bonheur, & de venir pour
 quelques jours à Paris, afin de
 concerter ensemble un établissement
 auquel, tôt ou tard, elle devoit
 prendre part. La famille de monsieur

de Belval, qui pensoit à un mariage pour lui, ne traitoit pas aussi légèrement les engagements qu'il avoit pris avec Sophie. On avoit pressenti madame de Buiffonval, & proposé un dédommagement si l'on vouloit se prêter à une cassation. Monsieur de Vigeac n'étoit pas embarrassé de l'adhésion de Sophie à un pareil projet; mais il vouloit qu'elle en tirât parti pour sa fortune. Enfin le duc de Spréville pensoit sérieusement à un voyage d'Italie, & tous ses amis lui conseilloient de le décider pour dissiper les ennuis secrets qui prenoient trop sur son caractère.

Toutes ces raisons se trouvoient amplement détaillées dans les lettres que recevoit Sophie, mais n'ébranloient pas sa résolution. Elle étoit attaquée bien plus fortement par les douces plaintes du duc de Spréville, qui sollicitoit avec tant d'ardeur & de modestie un cœur auquel il avoit

quelques droits, si la tendresse, le défintéressement, les soins, les sacrifices peuvent en donner. Tout échoua contra son invincible projet. Tant de résistance n'est pas dans la nature. Voici comme elle s'explique. L'odieuse conduite de Belval avoit laissé voir, dans tout son jour, à Sophie, l'énorme faute dans laquelle elle étoit tombée. Ne pouvant se la pardonner, elle concluoit qu'un autre la lui pardonneroit bien moins. Dans ces principes, c'étoit un crime de contracter de nouveaux nœuds sans les faire précéder de l'aveu de ses torts : or cet aveu ne devoit jamais sortir de sa bouche, parce que pour une ame honnête & extrêmement sensible, il est possible de renoncer à l'homme qu'on adore, mais non à son estime. Quand même on n'y renonceroit pas tout-à-fait, il est affreux de descendre du rang où il nous a élevé.

Lorsque

Lorsque l'on eut épuisé toutes les voies de persuasion, il fallut respecter ses arrangemens & attendre le moment où son ame seroit plus calme. La noce d'Adélaïde se fit; & le duc, ayant fini tous ses préparatifs, partit pour Marseille, d'où il devoit entrer en Italie par Gênes.

Sophie ne laissa pas ignorer une partie de ces événemens au sage Ctésiphon. Il s'abstenoit de tout conseil; mais la joie qui éclatoit sur son visage, lorsqu'il apprenoit les courageux refus de sa nièce, déclaroit assez hautement son opinion. Le bonheur, selon lui, ne pouvoit exister sans égalité & sans indépendance. Ce seul principe, développé à propos, épargnoit à Sophie l'ennui des conseils directs & la rassuroit sur sa conduite.

Elle s'étoit faite aux usages de la maison, en partageoit le travail & les amusemens, & étoit aussi heureuse qu'on peut l'être quand on ne

voit pas ce qui plaît & qu'on n'a pas ce qu'on desire. Lisé lui avoit fait présent d'un cheval, qui la mettoit à même d'étendre ses promenades & de varier ses courses champêtres. Sa correspondance avec Adélaïde prenoit le tiers de sa journée. Quelques romans exerçoient ses réflexions; non ceux qui ne présentent qu'une suite d'aventures invraisemblables & un amas de personnages imaginaires pleins de vices & de qualités qui ne sont ni de leur nature ni de leur siècle, mais ceux qui ajoutent quelques pages à l'histoire du cœur humain, & raffermissent le caractère & les vertus par la preuve qu'on acquiert, qu'ils sont la source de la félicité.

Elle étoit un soir plongée dans une pareille méditation, lorsqu'un singulier accident l'en retira. Elle avoit monté à cheval, & après s'être promenée pendant environ une

heure, elle descend, attache son cheval à un arbre & prend son livre. Cet animal, impatient, se dégage de sa bride & s'échappe sans que Sophie s'en apperçoive. Cependant, au bout d'un quart d'heure, elle cherche son palefroi, apperçoit la bride, & voit qu'il s'est échappé. Elle étoit à une lieue de la maison de Ctésiphon, & le soleil baissoit. Tout cela l'inquiétoit moins que son porte-feuille égaré. Elle étoit dans l'usage de mettre dans les fourreaux des pistolets, du papier, des crayons, une écritoire, des tablettes; & lorsqu'elle ne lisoit pas, elle écrivoit au milieu des bois. Il lui sembloit être seule avec la nature, & pouvoir s'abandonner à tout ce qu'elle & l'amour inspirent. Elle regagne à grands pas la maison, & charge un des hommes de la ferme de courir après le cheval égaré. Au bout de deux heures il le ramène. Il l'avoit trouvé dans un village, où

l'avoient conduit des payfans qui s'en étoient faisis dans leur pré; mais l'écritoire, les tablettes, les crayons s'étoient fans doute perdus par les mouvemens qu'il s'étoit donnés en galoppant.

Le lendemain, Sophie retourne au lieu d'où il s'étoit échappé, espère retrouver les traces, & dès-lors les papiers perdus. Ses recherches font vaines, & elle s'en retournoit tristement lorsqu'elle apperçoit deux hommes qui traversent sa route & entrent dans un petit bois qui bordoit le chemin. Elle veut prendre le galop, lorsqu'elle voit s'avancer un de ces hommes, tenant d'une main son chapeau & de l'autre des papiers. L'espérance fait place à un premier moment de frayeur. Cet homme l'aborde & lui demande si ces papiers ne lui appartenoient pas. Elle les reconnoît, mais y trouve une autre écriture, & voit aussi celle

du duc de Spréville. Malgré la surprise & le tremblement qui l'agitent, elle parcourt rapidement ce qu'il avoit tracé, & puis demande à cet homme qui lui avoit remis ces papiers. Il répond que c'est un grand seigneur. Et d'où a-t-il pu les avoir, continue Sophiè? — Il les a trouvés ce matin en chassant; il a pensé que ceux qui les ont égarés enverroient aujourd'hui les chercher. Il m'a ordonné d'attendre jusqu'à ce que je visse venir quelqu'un. Donnez-moi un mot de votre main par lequel vous direz que vous les avez reçus. Rien n'est plus juste, dit Sophie. Elle descend de cheval & écrit, penchée sur un de ses genoux, un mot qui rassurât le duc. Comme elle se retourne pour remettre le billet, elle le voit à ses pieds, tendant des mains tremblantes pour le recevoir. Sophie, plus agitée que lui, jette un cri, le relève & lui

dit : quoi, c'est vous? — Oui, c'est moi, que le hasard fert contre vos inflexibles sévérités, qui ai découvert enfin le lieu qui vous recèle & celui que j'habiterai le reste de mes jours. Jusques à quand voulez-vous me haïr? — Vous avez lu ce que j'écrivois, & vous parlez de haine! — N'est-ce pas haïr que de ne vouloir pas aimer? Mais pourquoi ces champêtres habits? Pourquoi braver les ardeurs du soleil? Eh! vous avez beau faire, vous ne détruirez jamais vos charmes; & quelques vêtemens que vous empruntiez, vous serez toujours vous-même. — Mais quelle incroyable fuite d'événemens vous a conduit dans ce bois? — J'allois chercher en Italie un autre climat, ma santé que vous me ravissez. Je suis parti de Paris avec le comte de Maugran; il m'a engagé à passer quelques jours chez lui. Nous étions ce matin à

la chasse : un piqueur a ramassé ces papiers. J'étois près de lui. Il tenoit de l'autre main un porte-feuille. Je m'approche : il me le remet. Je reconnus vos sacrés caractères, & depuis ce moment j'erre autour des maisons voisines & vous demande à tout ce qui peut me répondre. Je vous ai vue de loin parcourant les champs comme quelqu'un qui cherche ce qu'il a perdu ; mon cœur vous a devinée. Je me suis attaché à vos traces. J'ai crainit qu'à mon aspect vous ne prissiez la fuite. Un de mes gens vous a abordée ; & lorsque votre céleste visage & votre son de voix enchanteur ont ôté tous mes doutes, je suis venu à vos pieds attendre mon sort. Apprenez - moi , belle Sophie , si je vous retrouve pour vous perdre encore. Dois-je ignorer toujours où vous vivez ? — Je ne prétends pas aujourd'hui vous le cacher ; mais la retraite où je vis

avec votre image , est inaccessible à tous les humains. Je n'affligerai pas la vieilleſſe d'un mortel généreux , qui me recueillit avec bienfaifance , en troublant ſa vie obſcure ; & vous ne pouvez paroître chez lui ſans le faire repentir de m'avoir ouvert un aſile. — Ainſi donc vous avez arrangé votre exiſtence de manière à m'éloigner pour toujours. — Homme cruel ! Quoi , vous aggrirez ſans ceſſe mes douleurs ! vous ai-je fait un ſecret de ma tendreſſe ?

Il n'y a que les amans qui puiſſent exprimer ce qu'ils ſentent. Sophie démontra au duc que ſa poſition ſeule ſ'oppoſoit à leur bonheur ; que lors même qu'elle recouvreroit une liberté ſi précipitamment haſardée , il lui reſtoit encore un obſtacle invincible ſur lequel elle ne pouvoit ſ'expliquer ſans détruire le charme de leur union. N'eſt-ce donc rien pour vous , ajouta-t-elle , de favoir

combien les lois que je m'impose coûtent à mon cœur ? Je ne fais, répondit-il, quelle espèce de sentiment vous anime ; mais vous n'avez jamais, non jamais vous n'avez connu l'amour. Il s'égare, il projette ; mais lui-même détruit ses projets : il est tour-à-tour foible & courageux, résiste & s'en repent. Il s'irrite, mais il revient. On l'offense, mais il pardonne. Il se venge, & pleure sur sa vengeance. Il tourmente, mais ne s'éloigne pas. La fierté, au contraire, se suffit à elle-même, & met au rang des vertus l'inflexible cruauté avec laquelle elle assassine l'amour. Ah ! Sophie, vous fîtes trop long-temps mon malheur ! Vous ne connoissez pas, non vous ne savez pas à quel point je vous adore. Venez recevoir mes sermens au pied des autels. Mon cœur, ma main, mon existence, tout est à vous. Ici, dans ces lieux même, choisissons-nous

une habitation ; disposez de ma fortune ; enfin , tout ce qu'il vous plâira m'imposer de conditions , je les accepte : mais ne nous séparons plus , car il est affreux de vivre errant , abandonné , & de porter partout le poison qui nous dévore.

Sophie n'avoit plus la force de répondre ; ses sens étoient trop agités , son cœur trop attendri. Les paroles expiroient sur ses lèvres desséchées. Elle lui demande quelques heures pour respirer , pour s'assurer d'elle-même , & lui promet de revenir le lendemain au même endroit , où ils détermineroient leur sort. Ils marchèrent jusqu'à la vue de la maison de Ctésiphon. Elle n'eut pas de peine à lui faire croire combien son oncle étoit sauvage : M. de Maugran avoit eu occasion de lui en parler , & , comme la plupart des gens qui parlent pour briller , exagéré les bifarreries d'un homme ,

dont il avoit d'ailleurs médiocrement à se louer. En se séparant, le duc remit son bonheur entre ses mains, & l'amour répéta encore les sermens les plus tendres.

Sophie raconta à Ctésiphon la scène qui venoit de se passer, & lui demanda conseil sur ce qu'elle devoit répondre; & pour qu'il pût s'expliquer librement, elle lui fit le tableau fidelle de son ame. Sa passion ne connoissoit plus de bornes, & sa pensée étoit invinciblement attachée à l'image de cet homme; elle sentoit qu'il lui seroit impossible de respecter ses devoirs, s'ils se livroient au plaisir d'être ensemble. Devenir sa femme, entraînoit mille inconvéniens; être sa maîtresse, excitoit de continuel remords. Son élévation réveilleroit les propos calomnieux. Son abaissement justifieroit ceux qu'on avoit tenus. Elle étoit d'une de ces familles qui doivent remer-

cier la providence de leur obscurité. Un époux est plutôt infidèle qu'un amant. Elle ne pouvoit se dissimuler qu'un pareil hymen feroit décheoir Spréville dans l'opinion publique, & moins encore supporter l'idée qu'elle étoit la cause de cette décadence. D'un autre côté, prendre place parmi celles que leur état livre au mépris général, & avec lesquelles on ne tolère des liaisons passagères qu'à condition de les aimer sans les estimer, de les voir sans s'en occuper, jetoit sur toute son existence un deuil complet. Enfin, quel que fût le parti qu'elle choisît, il ne lui paroïssoit pas possible de laisser ignorer au maître de ses pensées la fatale erreur où l'avoit jetée un premier amour : & qui pouvoit lui garantir l'effet de cette confiance affreuse & nécessaire, puisque celui même qui la recevoit ne pouvoit pas répondre des traces qu'elle laisseroit

dans son imagination détrompée ?

Ctésiphon l'écouta avec son sang-froid ordinaire, & lui dit : Sophie, si vous étiez une femme ordinaire, je vous dirois qu'il faut étouffer l'amour, sauver la vertu & vous plonger dans une solitude plus austère encore. Ces conseils peuvent convenir aux passions foibles & aux âmes communes. Mais je vous ai trop observée pour n'avoir pas vu que vous aviez autant combattu que le permettent les forces humaines. Des deux partis qu'il vous reste à choisir, le plus dangereux est le mariage. Il vous fera inévitablement perdre le cœur d'un époux. Plus il est honnête, plus le moment du réveil sera cruel. On ne peut pas conseiller l'autre état ; mais on peut plaindre, chérir, & même estimer encore, celles que l'amour y précipite. Quant à la confiance qui vous coûte tant à faire, il ne tient

qu'à vous de ne jamais vous mettre dans la nécessité d'y venir. Telles font en général mes opinions. En voici la clef. Je distingue ce que défend la nature ; & ce que prescrit la société ; la vertu, de l'innocence ; ce à quoi les passions nous entraînent, de ce que l'intérêt nous conseille. Nous ne sommes pas organisés pour arriver tous au même degré de vertu. Ceux dans lesquels la nature allume un sang bouillonnant , ne doivent pas être dirigés comme ceux que la nature fit dociles à la voix mesurée de la sagesse. Il y a peu de femmes, Sophie, à qui j'osasse parler avec cette franchise ; mais je vous estime assez pour être sûr que vous n'abuserez pas de mes conseils. Si je ne vous presse pas de rester à jamais avec nous, c'est que je suis convaincu qu'une solitude trop précoce peut faire autant de mal qu'une dissipation outrée.

Non-seulement Sophie faisoit tout ce que Ctésiphon lui avoit dit, mais même ce qu'il avoit pensé & cru devoir indiquer seulement. Elle passa donc une partie de la nuit à combiner sa réponse & à dresser les articles du plan qu'elle alloit arrêter.

L'heure du rendez-vous s'approchoit. Elle monta à cheval. A peine avoit-elle fait un temps de galop, qu'elle trouve le duc de Spréville, assis au pied d'un arbre, relisant les papiers perdus, dépositaires d'autant plus chers, que ce qu'ils contenoient avoit été écrit pour soulager un cœur trop plein de son amour. Le ciel étoit d'azur, le soleil dorait la plaine; ils cherchèrent l'ombre protectrice d'un chêne épais, & Spréville, agité, n'osoit presser ce qu'il brûloit d'apprendre. Sophie, plus embarrassée qu'elle ne l'avoit prévu, lui dit, en baissant les yeux : Je vous amène votre conquête; je ne

veux plus vivre que pour vous. Jamais homme ne fut plus aimé que vous l'êtes. Votre bonheur va devenir mon étude & une nouvelle passion. — Oh ! ma Sophie, que puis-je faire pour payer tant de bienfaits à la fois ? — Une seule chose à laquelle tient toute ma félicité : conserver vos chastes égards & me laisser l'illusion de l'innocence. — Ah ! péricule mon amour, le moment qui me verra braver vos répugnances ! — Eh ! ne nommez pas ainsi le besoin de conserver votre estime & de ne pas fournir le plus léger prétexte à l'inconstance de votre sexe.

Ils convinrent de leurs faits. Sophie consentit à aller à Paris, mais desira demeurer à Neuilly, où il viendrait aussi souvent & de la manière que l'amitié l'autoriserait. Elle obtint l'agrément de venir tous les étés revoir les lieux témoins du plus
beau

beau jour de sa vie , & remplir les saints devoirs de la reconnoissance.

Le duc devoit supprimer les diamans , les voitures élégantes , le faste des laquais , & tout ce qui annonce cet éclat insensé , par lequel la beauté indiscrete , & plus souvent intéressée , annonce son empire. Spréville souscrivit à tout : l'idée de ne plus la perdre l'abforboit tout entier. Jamais l'amour n'a été si éloquent , si soumis , si tendre , si plein de cette douce ivresse qui atteste l'entière jouissance de l'ame. Il vouloit , dès le même jour , la ramener à Paris. Non , mon ami , lui dit-elle , vous ne me ramènerez point ; vous me donnerez celui de vos gens qui m'aborda hier , & vous m'attendrez dans quatre jours à Neuilly , où vous me précéderz de douze heures pour me procurer Adélaïde , qui m'aidera pour mes affaires domestiques. Qu'on joigne

à ces arrangemens la répétition de ce qui s'étoit dit la veille, de plus tendres fermens encore, & l'on aura le tableau fidèle de tout cet entretien, où l'amant le plus délicat n'inquiéta pas même un instant la sensibilité de Sophie.

Elle revint chez elle, annonça son départ à Ctésiphon, après avoir obtenu la permission de revenir tous les ans épurer son cœur dans sa retraite philosophique, & regagner ce qu'il auroit perdu à Paris. Quelque attaché que l'on soit aux bons principes, on ne l'habite pas impunément. Ctésiphon lui donna des regrets sincères, accepta sa promesse. Lise avoit ignoré tout ce qui s'étoit passé, & ne quitta pas Sophie sans verser un torrent de larmes. Celle-ci partit le lendemain, & se rendit à Paris au jour promis. Le plaisir de revoir son ami fut mélangé d'un petit chagrin, Adélaïde étoit aux

eaux de Vichi. Le duc avoit suppléé à tout ; & Sophie ne redoutoit que sa magnificence.

Rendre heureux ce qu'on aime est plus doux encore que d'être heureux soi-même. Sophie jouissoit de la liberté la plus complète & d'une aisance au-dessus de ses vœux. Il lui manquoit la sérénité de l'ame. Son nouvel état amenoit des réflexions amères ; & quoiqu'elle fût sans reproche à ses yeux, elle n'étoit pas sans torts aux yeux d'autrui. On n'estime pas les hommes ; on s'entretient sans cesse de leurs défauts, de leurs foiblesses ; on accueille, même sans examen, ce que la calomnie présente : & malgré cela on veut tourner en sa faveur l'opinion générale.

Madame de Buiffonval, qu'elle étoit obligée de voir quelquefois, l'étoûrdissoit sur ces petits inconvéniens ; mais ne les faisoit pas dispa-

roître. Je dis qu'elle étoit obligée de la voir quelquefois, parce que c'étoit par son entremise que monsieur de Belval vouloit rompre son mariage. Il entraînoit assez de nullités, pour n'avoir pas de grands obstacles à redouter ; mais il falloit du moins être d'accord. Il s'imaginoit que Sophie, orgueilleuse de porter son nom, vendroit cher un pareil avantage. Madame de Buiffonval, qui mêloit toujours quelques spéculations à ses services, présentoit à Sophie un plan entièrement contraire à ses vues. Celle-ci les rejetoit avec fierté : l'autre les défendoit avec cette âpreté, dont le principe s'étoit montré dans toutes les occasions.

Monsieur de Belval avoit une sœur mariée au comte de Belmontais. C'étoit une de ces femmes altières, qui croient que la fortune est tout, & qui se font une fausse gloire d'écras-

fer ce qui leur résiste. Elle vouloit marier son frère. Ce temps des folies est passé, lui disoit-elle ; l'amour, qui console dans l'infortune, n'est qu'un travers dans la prospérité. Vous avez commencé par un lien ridicule, il faut finir par un mariage d'éclat.

D'accord avec son frère, elle mit dans ses intérêts la province, la police, la poste ; & à force d'argent & d'espions elle vint à bout de déterrer la retraite de Sophie en Bourgogne. Elle supposa que la pauvreté l'avoit forcée à cet exil, & la traita d'après cette supposition. Son insolente lettre arrive chez Ctésiphon le lendemain de son départ. Elle fut renvoyée à Sophie à Neuilly. En voici la teneur.

„ Il s'est présenté, madame, ou
 „ mademoiselle, car je ne fais com-
 „ ment vous nommer, un moyen

„ d'adoucir votre état. Je vous con-
„ seille d'en profiter; car on trouve
„ peu de protecteurs quand on se
„ permet certaines irrégularités. Jus-
„ qu'ici on avoit vu des hommes
„ enlever des femmes, mais on
„ n'avoit pas encore entendu parler
„ d'un homme séduit, enlevé &
„ marié, sans presque qu'il le fût.
„ Vous voyez que, moi, je fais tout.
„ Croyez-m'en, ma chère, faites
„ paisiblement votre métier, & ne
„ jouez pas si gros jeu. Pour finir
„ ce beau roman, on vous offre
„ une pension ou une somme, à
„ condition que vous vous défiste-
„ rez de toute prétention, & vous
„ réunirez à nos gens d'affaires,
„ pour faire annuler cet absurde
„ contrat, de manière qu'il n'en reste
„ pas de vestiges. Si, contre mon
„ attente, vous joigniez à vos autres
„ fautes celle de refuser mes offres,
„ vous ne tarderez pas à vous apper-

„ cevoir , que si je fais servir , je
 „ fais encore mieux nuire. „

Cette lettre perça le cœur de Sophie. Chez les femmes , même les plus douces , le premier instant de la douleur est toujours remplacé par un projet de vengeance. Elle répondit à madame de Belmontais une lettre froide , mais polie , dans laquelle elle prétextoit une incommodité , & disoit que si madame la comtesse vouloit se donner la peine de passer chez elle , on pourroit traiter d'une affaire qui paroïssoit lui tenir fort à cœur. Elle indiquoit sa maison , rue de Sève , N.º 26. C'étoit celle que le duc de Spréville lui avoit donnée avant son départ pour la province , & qu'il n'avoit jamais voulu reprendre. La comtesse fit dire , que le lendemain elle s'y rendroit à six heures.

Sophie va l'y attendre. Elle étoit dans un extrême négligé. Cependant

une agraffe de diamans attachoit sa ceinture , où pendoient des franges non moins riches. Des laquais , richement vêtus , meubloient son antichambre. Elle avoit fait venir deux avocats , qui attendoient dans son salon. La Comtesse , très-empressée de finir , arrive exactement. Surprise de voir une aussi belle maison , elle s'informe dans l'antichambre des personnes à qui elle appartient , & qui l'habite. On lui répond qu'elle est à madame , & que madame l'habite seule. Elle ne fait que penser , traverse plusieurs pièces richement meublées , & arrive dans un cabinet orné de ce que le luxe a de plus recherché. Sophie , dont la beauté étoit bien plus frappante que tout ce qui l'environnoit , lui fait d'assez froides excuses sur la peine qu'elle lui a donnée , sonne pour faire entrer les avocats , & prie nonchalamment ces messieurs de traiter de la petite

pension que madame la comtesse veut bien accorder.

La comtesse, furieuse, pouvoit à peine étouffer sa colère ; elle la dissimule cependant , parce qu'elle vouloit, à quelque prix que ce fût, terminer cette malheureuse affaire. Comme les avocats discutoient avec assez de chaleur cette matière importante , Sophie les interrompt. Madame la comtesse , on ne tient pas à ce bruit ; voulez-vous passer dans mon boudoir : je viens de recevoir des gazes du dernier goût. La comtesse accepte , non pour voir les gazes , mais pour exhaler son dépit, qu'elle ne pouvoit plus concentrer.

Dès qu'elle fut dans ce boudoir , Sophie la prévint , & s'emparant de la parole , elle lui articule ces mots : Je veux , madame , que vous sachiez que je n'ai besoin ni de pension ni de protection. J'ai rendu

à votre frère sa liberté, & ce n'est peut-être pas le seul service qu'il me doive. Il me donne le droit de m'en souvenir, puisqu'il l'oublie d'une manière si lâche. C'est moi que vous servez, en rompant ce mariage, qui, grâces au ciel, n'en est pas un. Il ne s'agit ni de dédommagemens ni de discussion. Je vous vaux par ma naissance, & il ne vous sied pas d'insulter une personne, qui, quand elle le voudra, surpassera votre rang & votre fortune.

En achevant ces mots, elle ouvre la porte, & dit aux avocats que tout est convenu, & que leur ministère n'est plus nécessaire que pour dresser les actes de formalité.

Le lieu où se trouvoit madame de Belmontais, le ton de Sophie, qui tout à la fois étoit courageux & modeste, sa générosité, sa supériorité sur son frère, lui en imposèrent au point, qu'elle ne fit que

balbutier des phrases décousues & sans nerf. Elle se retira, &, comme tous les méchans, fut méditer des noirceurs.

Sophie, qui n'avoit rien dit de son projet au duc de Spréville, lui en raconta l'exécution. Il apprit avec un vif plaisir que tout lien étoit enfin rompu. Mais dans la suite cette passagère satisfaction coûta bien des larmes à Sophie. Il lui manquoit Adélaïde, qui se trouvoit trop bien des bains, pour les interrompre subitement. D'ailleurs elle touchoit à cet âge, où ils disposent à la fécondité; & tous les jours elle importunoit le ciel pour obtenir le bonheur d'être mère. Née avec beaucoup d'esprit, l'usage du monde lui donnoit plus d'agrémens encore, & sa société dans ces circonstances étoit un besoin pour Sophie. Même avec l'amant le plus tendre, il manque un tiers, pour l'entretenir de ses

qualités & de son propre bonheur. Les lettres gaies & piquantes d'Adélaïde y suppléaient autant que les lettres peuvent suppléer à ces rapports de tous les instans.

„ Quel prodige! quel changement! Ma Sophie à Paris! L'heureux Spréville a donc enfin achevé sa conquête! Il le méritoit bien. Quel homme a l'espoir d'être aimé, si celui-là ne l'est pas. Sophie à Neuilly! Il me semble que c'est un rêve. Il est des choses qu'on ne peut pas conseiller. Mais l'amour, qui a ménagé tout ceci, fait ce que j'ai pensé, souhaité. J'aurois quitté tous les bains de l'univers; mais ma santé, qui appartient autant à mon mari qu'à moi-même, est si heureusement changée, qu'il faut mériter en entier les bienfaits de la nymphe de Vichi. Je ne t'ai pas encore parlé de ce mari fort complaisant, un peu bavard, passa-

blement instruit. Ce n'est point un de ces hommes qu'on aime, mais un mari avec qui l'on vit sans peine. Si j'étois plus jolie, je ne le trouverois pas bien. Quant à Vichi, c'est comme tous les bains du monde. Le jeu, que les gens de qualité appellent une occupation, amène le sujet des entretiens. Les bains sont le rendez-vous général des vieilles filles & des veuves qui cherchent un mari, des femmes galantes qui s'ennuient du leur, des gentilhommes aisés qui passent le reste de l'année dans leurs terres.

„Nous avons la comtesse de Frézi, qui trouve une espèce de cour partout où elle va, parce qu'elle a des talens sans prétention, de l'esprit & de la bonhommie, de la complaisance & une volonté. Elle a une sœur, mademoiselle de Verone, un peu romanesque, un peu exaltée, mais possédant toutes les qualités

du cœur, & mettant dans la vie sociale une activité précieuse ; & puis monsieur de Frezi, toujours levé à quatre heures, montant à cheval avec l'un, chassant avec l'autre, déjeûnant avec celui-ci, jouant avec celui-là, sachant tout, ne blâmant rien, le premier habillé, le dernier à table, étranger à toute espèce de chagrin. Veux-tu connoître nos agréables : c'est un monsieur de Jy, ne manquant point d'esprit, mais timide ; amoureux discret de mademoiselle de Verone ; lisant depuis vingt années, sans en avoir l'esprit plus cultivé ; fort économe & n'ayant jamais le fou ; recherché dans sa parure, dans ses chevaux, & mettant une secrète vanité à tous ces exercices du corps : c'est un baron de Poliffin, grand faiseur de pointes & de rébus : c'est un abbé Piron, qui a ses poches pleines de couplets malins, de libelles, de

pamphlets, & se piquant d'être toujours au courant de l'Europe: c'est le marquis de Juncara, agréable s'il en fut jamais, se levant tard, perçant les nuits, ne dînant jamais à l'heure de tout le monde, recherché jusques dans sa robe-de-chambre.

„ On veut à toute force s'amuser; on épuise bientôt les dîners, les promenades, les danses, les courses aux environs. On prend les eaux à six heures; à neuf la chaleur commence à se faire sentir, & chacune fait que faire depuis ce moment jusqu'à midi, qui est l'heure de la toilette. Madame de Frézi propose des lectures: mais que lire? Les bons romans sont connus, les mauvais font bailler; les vers fatiguent; les pièces de théâtre, il faut les voir jouer. Le marquis propose d'Arnaud; c'est bien moral, dit l'abbé; Dorat; c'est bien maniéré: les égaremens de l'amour; c'est bien com-

mun : Galathée ... fade : Thélephe ; tristement sage : Cecilia ... ne finit point. Eh bien , dit madame de Frézi , causons , puisqu'on ne peut plus lire. Et voilà comme les jours se passent , ou se perdent , comme tu voudras. „

Sophie attendoit Adélaïde avec d'autant plus d'impatience , que la comtesse de Belmontais lui préparoit quelque sujet d'inquiétude. Tout se découvre. Le duc de Spréville ne mettoit pas assez de mystère dans ses visites à Sophie , pour qu'elles fussent ignorées de quiconque avoit le moindre intérêt à connoître le genre de vie qu'elle avoit adopté. La comtesse ne tarda pas à favoir qu'il étoit le bienfaiteur de Sophie. Elle exagéra ses dons , & répandit l'alarme dans sa famille. Le maréchal de *** , son oncle , connu par son amour pour l'ordre & la sévérité de ses mœurs , appréhenda les
suites

suites d'une pareille liaison ; & au défaut de l'autorité , qu'il n'avoit pas , il prodigua les conseils jusqu'à l'importunité , & avec plus de zèle que de prudence. Il invoquoit déjà les rigueurs du gouvernement contre une fille innocente , lorsque l'intrigante Buiffonval découvrit à temps cette trame d'injustices.

Le duc , craignant de troubler les beaux jours de son amie , lui déroba soigneusement ces petits orages domestiques ; mais sa physionomie , dépositaire des peines de son âme , ne cachoit pas entièrement les ennuis qu'il éprouvoit. La sensible Sophie soupçonnoit que déjà l'habitude d'être ensemble amenoit la langueur qui tue l'amour. Monsieur de Spréville , pour éloigner à jamais une aussi cruelle pensée , lui donna à comprendre , que des personnes jalouses de sa félicité avoient alarmé ses parens , & que les com-

bats fréquens qu'il livroit à leurs fausses préventions, laissoient quelquefois des traces sur son visage agité.

J'avois prévu pour vous, dit-elle, les malheurs d'une pareille liaison. Il n'est point de pays sur la terre où l'on croie à l'innocence; mais ici on ne croit pas même à l'honneur & aux simples vertus sociales. Le duc la rassura par les sermens les plus tendres. — Ce n'est pas de vous que je douterai jamais; mais je me défie des événemens. Ce sont eux qui renversent les projets. Ils ne changent pas la volonté, mais ils la rendent vaine.

Madame de Buiffonval sembla confirmer les pressentimens de Sophie, & lui inspira des précautions contre ce que l'intrigue & la méchanceté pouvoient entreprendre. Dans un gouvernement où l'autorité est toujours dans les mains de la no-

blesse altière, vindicative, ignorante, superficielle; où il est commun de la surprendre, facile de la séduire, possible de l'acheter, le foible a tout à craindre.

Madame de Buiffonval exagéroit ces maux, pour porter insensiblement Sophie à faire usage de son empire, & à sanctifier par un hymen solide une union qui auroit toujours pour elle les apparences. Indocile à des conseils qui pouvoient compromettre son ami, Sophie rejetoit sans ménagement tout ce qui pouvoit ramener à ce hardi dessein; mais, trop prudente pour négliger les avis, elle imagina de tirer parti, en faveur de sa tranquillité, des offres que lui réitéroit le duc.

Celui de ses parens, ou plutôt le seul auquel il dût des égards, de l'amitié & de la reconnoissance, étoit le maréchal de ***. Sophie lui écrivit, pour lui demander un

rendez-vous. Il lui fit répondre, qu'il passeroit chez elle dans l'après-dînée. Elle le fit prier de l'attendre ; il insista , & vint en effet comme il l'avoit promis. Sophie entra tout de suite en matière , & lui dit , qu'elle avoit désiré avoir l'honneur de le voir , pour dissiper ses alarmes , & l'instruire de la nature de ses liaisons avec son neveu. — Vous avez , monsieur le maréchal , trois choses à craindre. Une passion impérieuse , qui l'enleveroit à la société & le distrairoit des devoirs de son état ; une bienfaisance , qui dérangeroit sa fortune ; ou une adresse de ma part , qui le conduiroit insensiblement à un mariage mal assorti. Voici ce que je vous atteste sous la loi de l'honneur & en présence du ciel , que je ne voudrois pas rendre témoin d'un parjure. Je suis l'amie du duc de Spréville , & rien de plus. Je n'ai rien accepté

& n'accepterai rien de ce que son industrieuse générosité a imaginé pour moi. La maison, les diamans, les contrats, rien ne m'appartient. Je ne puis, je ne veux être & je ne ferai jamais sa femme. Du moment que je manquerai à l'un de ces trois points, armez votre crédit, votre autorité, votre vengeance contre moi. Mais si, fidelle à mes principes, je ne vis que pour ajouter quelques doux momens à la brillante existence de votre neveu, protégez une amitié si respectable; rendez-lui cette familiarité qui fait le bonheur de sa vie; sauvez-moi de la jalouse rage d'une femme qui m'avoit insultée, & que je n'ai qu'humiliée.

Le maréchal s'étoit si peu représenté une femme semblable à celle qu'il venoit d'entendre, que sa sévérité fut défarmée dès ce commencement de l'entretien. Mais si

la sensibilité nous entraîne à la confiance, la raison nous en détourne. Le maréchal, qui avoit passé sa vie avec les femmes de la cour, ne crut point à cette sagesse dont se targuoit vainement *la prude* Sophie, & n'imagina pas que son neveu eût seulement eu l'idée d'un pareil mariage. Cependant il la jugea dangereuse, parce qu'elle étoit modeste & spirituelle ; mais peu véridique, puisqu'elle promettoit des choses au-dessus de son sexe. Il la rassura contre la mauvaise volonté de la comtesse, & prétendit, comme les vieux seigneurs, que le gouvernement n'étoit jamais injuste, & qu'il falloit lui arracher la foudre.

Le maréchal n'eut rien de plus pressé que de raconter au duc de Spréville son entretien avec *la vertueuse* Sophie. Il parodia ses beaux sentimens, & finit par dire que ces sortes d'arrangemens, envisagés

même sous le côté le plus agréable, entraînoient nécessairement de longs & fréquens ennuis. “ — Sans parler, „ ajoutoit-il, de la dépense sans „ bornes, & des événemens défa- „ gréables qui naissent presque tou- „ jours de ces sortes de liaisons, „ je soutiens qu’il ne peut jamais „ y avoir cette délicatesse qui nour- „ rit le feu du desir, ni les flat- „ teuses préférences qui, à chaque „ moment, mettent l’amour-propre „ en jeu, ni les sacrifices courageux „ qui justifient la constance. L’édu- „ cation de ces personnes borne les „ entretiens à deux ou trois sujets. „ Si on descend à leur ton, c’est „ aux dépens de l’amabilité : si „ elles montent au nôtre, c’est une „ caricature. Tous les grands inté- „ rêts de la société disparoissent de- „ vant elles. Etrangères à l’élévation „ de nos proches, aux disgraces „ de nos ennemis, aux avancements

„ comme aux chutes , les princi-
 „ paux ressorts de l'ame se relâ-
 „ chent. J'ai un peu oublié ce que
 „ c'est que l'amour ; cependant il
 „ m'en reste encore quelque confuse
 „ idée. Qu'est-ce que c'est , quand
 „ il n'y a jamais de rivaux à re-
 „ douter , de faveurs à obtenir ?
 „ Qu'est-ce qu'un commerce où
 „ l'on ne peut se confier sans im-
 „ prudence , ou parler raison sans
 „ faire bâiller. Y mêlez-vous vos
 „ amis ? Ils vous donnent des ridi-
 „ cules ou des chagrins. Si vous
 „ vivez en tiers avec l'amour , lui-
 „ même s'ennuie & vous laisse seuls
 „ au milieu des soupirs. Je ne blâme
 „ pas ceux qui voient différemment ;
 „ mais je soutiens que le mariage ,
 „ sur lequel tombent tous les far-
 „ casmes , & qui dans le fait n'est
 „ pas fort amusant , comporte infi-
 „ niment plus d'agrémens , faisant
 „ abstraction dans ce moment-ci

„ de l'intérêt qu'a la société à l'opinion contraire. „

Ces discours sembloient à Spréville les préjugés du vieux âge. Le maréchal, s'apercevant qu'ils étoient sans succès, chercha un moyen plus efficace. Il sollicita pour son neveu une commission qui devoit l'éloigner. Il étoit alors question d'un mariage entre une princesse de France & monseigneur le duc de ***. Il se célébra à Chamberri. Monsieur de Spréville fut au nombre de ceux qui eurent l'honneur d'accompagner cette princesse. Cette absence devoit durer trois mois. Sophie vouloit, pour déconcerter la calomnie, les passer chez Ctésiphon. Mais Adélaïde, qui revint de Vichi dans ces circonstances, s'y opposa. Le duc lui-même fut d'avis que Sophie demeurât à Paris, & de déterminer dès ce moment le genre de vie qu'elle vouloit mener. En vous formant une société

choisie, disoit-il, vous vous assurerez autant de défenseurs ; & les témoins finissent toujours par faire taire les bavards imprudens. Dans le nombre de ceux qu'il choisit, on distinguoit ce philosophe courageux, qui emploie un esprit exercé au grand, & une ame de feu, contre ce qu'il croit dangereux aux rois, & surtout aux peuples. Il oppose la résistance de la raison aux coups d'autorité que les gouvernemens se croient permis, pour résister eux-mêmes aux événemens. Il les éclaire ; & lorsqu'une opinion despotique, dans quelque coin du globe que ce soit, menace la liberté ou la félicité des individus, il est là pour en arrêter les progrès. Un homme en place, qui arrivoit chez un ministre, disoit un jour devant lui : On trouve monsieur de Mir... partout. Oui, répond-il, comme les pompiers au feu. Il mérite d'être

distingué , l'écrivain dont la plume ne chancelle pas à la vue des tours & des bastions vengeurs de l'autorité courroucée.

Le comte de Merseuil , assez léger , fort ignorant , mais bien aimable. Jamais on n'eut plus de faillies , plus de grâce en racontant , plus de fécondité sans babil. Cette gaieté vive , cet abandon délicieux , l'air de se trouver où l'on desire être , font de ces agrémens qui livrent , à qui les possède , les cœurs & les suffrages. Le comte de Merseuil enfin est un de ces hommes auxquels on peut demander toute espèce de services qui n'exigent pas d'activité. Il partageoit sa bourse , mais il ne sollicitoit pas. D'ailleurs il ne falloit ni compter sur ses engagemens de société , ni lui confier sa maîtresse , ni lui parler une demi-heure de la même chose.

L'abbé de Pédanges , qui dissi-

mule une raison profonde sous les dehors apparens de la frivolité, & dont les jugemens rapides font autant de traits de lumière qui tombent sur les beautés ou sur les défauts de l'objet, ou sur l'inutilité de la question ; mais déroband avec art son esprit & jusqu'à sa facilité, il montre une bonhommie, une indifférence pour les succès, qui redouble l'empressement de bien des gens. Il étoit soupçonné d'ignorer son mérite.

Sergi, qui ressusciteroit le vaudeville, si le théâtre ne s'étoit pas emparé de tout le sentiment de la nation... St. Preux, enthousiaste, éloquent, mais grand peintre de société: Hervé, qui cherche un peu, mais qui trouve toujours: Guimay, observateur adroit, conteur intéressant, plein d'idées faciles & ingénieuses, moins pressé des louanges que des suffrages: dix autres encore, moins savans peut-être que les

originaux de ces portraits , mais distingués dans le monde par quelques traits de cet ensemble qui forme l'homme aimable.

Sophie , à qui leur langage , leurs manières , leur ton étoient peu familiers , fut frappée de l'empire de l'esprit. Les soupers les plus simples lui paroissoient de vraies parties de plaisir ; & l'adresse de ces messieurs à distribuer l'emploi de la journée , à varier les amusemens , l'entraîna bientôt dans cette dissipation qui ne laisse seulement pas le temps de réfléchir sur le vide qui la suit. On se la reproche d'autant moins , qu'elle est sans crime ; on se croit très - vertueuse , parce qu'on n'a le temps d'aimer personne. Mais l'esprit se volatilise , le cœur s'y éteint , l'ame se rétrécit , la mémoire se charge de mille historiettes frivoles , l'idiôme s'altère ; enfin on se nullifie , s'il étoit permis de

créer un mot pour éviter une périphrase.

Telle étoit la société que monsieur le duc de Spréville choisit à Sophie avant de partir pour sa nouvelle commission. Que de larmes, que de regrets accompagnèrent cette séparation !

Le maréchal, qui connoissoit ces messieurs, les exhorta à donner promptement un successeur à son neveu, & à familiariser sa Sophie avec les usages de la cour. Il espéra sur-tout dans le comte de Merseuil, qui avoit la coquetterie des femmes & la présomptueuse confiance de son sexe.

Le duc de Spréville, qui partit alors, laissa Sophie dans un abattement & dans une tristesse presque inaccessibles aux simples amusemens de société. Elle supposa même une maladie pendant les premiers jours, pour apprendre d'Adélaïde & lui

confier ce qu'elles n'avoient pu risquer dans leurs lettres. Leurs entretiens rouloient presque toujours sur leur ami. La justice que nous rendons aux absens, & le plaisir que nous trouvons à nous en occuper, acquittent envers eux une partie de notre reconnoissance : tant il est rare que les objets présens n'effacent pas leur souvenir.

Cette retraite fut abrégée par l'importunité nécessaire de monsieur de Vigeac, dont Sophie ne supportoit ni le ton, ni la gaiété, ni les manières. Il fut même la cause innocente de quelques plaisanteries, que valurent à Sophie les fréquentes visites du comte de Merseuil. Elle le recevoit, parce qu'il la délieroit de son cruel beau-frère. Pour l'ordinaire il levoit le siège lorsque le comte paroissoit, ou gardoit un silence prudent devant un homme qui avoit toutes les grâces de l'es-

prit & l'aifance de quelqu'un qui est continuellement applaudi. D'ailleurs voici le portrait qu'elle en faisoit. Comment pourroit-il devenir dangereux , cet homme dont l'amour-propre est fatigant , la sensibilité usée , & l'égoïsme si mal déguisé ? Ses contes sont plaisans , mais il se répète. Il a de fréquentes faillies , mais il en faut faire honneur à sa mémoire. Son esprit est gai , prompt , mais seulement lorsqu'il médit. Plus empessé de séduire que de plaire , une femme ne pourroit se lier sans inquiétude , se confier sans remords , le quitter sans danger.

A peine avoit - elle donné ses derniers coups de pinceau , qu'on l'annonça. Dans un quart-d'heure il donna les nouvelles , raconta les anecdotes secrètes , que tout le monde fait , déchira deux ou trois femmes , se mocqua de quelques ministres ,

ministres, disserta sur les édits. Monsieur de Vigeac, que tant de vivacité anéantissoit, fut se dédommager & faire l'aimable à sa façon avec Adélaïde. Ainsi Sophie se trouvant seule avec le comte, il entra en conversation réglée. — Vous êtes aimable, & surtout vous avez de quoi l'être. Vous avez pris Spréville. Cela est plus sage qu'amusant. Il est trop jeune pour la morale, ou sa morale est trop triste pour son âge. Aussi cela commence-t-il à languir; c'est fort bien. — Je ne rends point compte du genre de mes sentimens pour monsieur de Spréville; mais on me défoblige d'une cruelle façon, quand on hésite sur la justice qui lui est due. — Si vous le gardez, je veux être votre ami: si vous le quittez, j'espère être votre amant; car il faut que je vous fois quelque chose. — Si vous continuez sur ce ton, vous

ne me ferez qu'un homme odieux, avec lequel j'éviterai toute espèce d'entretien. Y a-t-il donc infiniment d'esprit à prendre ce ton confiant déplacé? — Je vous jure qu'à la cour cela passeroit pour de la timidité. — J'en doute; mais quand cela seroit, pourquoi me traitez-vous comme une femme de cour, moi qui suis à cent lieues d'en avoir les grâces, & à qui vos mœurs conviendroient si mal? — Je fais que vous n'êtes point de ces femmes que l'on commence par avoir, quitte à les aimer, si l'on peut. Aussi me rendez-vous, j'espère, la justice, que j'ai poussé le respect aux dernières extrémités. — Si c'est là votre but, il vous reste encore quelque chose à changer dans vos expressions. — Sans me chicaner sur un mot; expliquons-nous, je vous prie, une bonne fois sur la manière dont vous comptez vivre. — Pour

quoi nous expliquer là-déssus ? quel intérêt y prenez-vous ? — Quels que soient vos projets, vous avez besoin d'un ami, ou de gens du moins qui disputent le champ de bataille aux comtesses de Belmontais. — Votre ton, votre physionomie ne sont pas les interprètes de l'amitié. — Je réponds de mes intentions, & livre ma physionomie. Au fait, quelle existence voulez-vous prendre dans le monde ? Sans jeter un regard indiscret sur votre intérieur, il ne faut pas vous dissimuler que la manière dont vous vivez décide la question, & vous auriez fait une sottise de ne pas faire une folie. — Mais ne faut-il donc exister que pour ceux qu'on ne voit pas, qu'on ne connoît pas, qu'on ne veut pas voir, qu'on ne veut pas connoître. Si je fais que mes devoirs sont respectés, si mes amis n'en peuvent douter,

qu'ai-je besoin d'autres suffrages ?
 — Parce que les hommes ont juré de ne pas laisser la vertu en paix. Si jamais l'on étoit persuadé, que, sensible, sage, défintéressée, vous n'existez que pour un sentiment pur & honnête, vous seriez en butte à toutes les persécutions. Mais si l'on vous croit adroite, ou facile, loin de troubler vos jours, on s'empresera de les embellir. — Du moins accorderez-vous que l'on peut vivre ignorée ? — Alors c'est votre ami qu'on dégoûtera, en lui donnant tous les ridicules qui dérivent d'un mauvais choix.

Sophie devenoit rêveuse, & tomboit dans cette espèce de sérieux qui ne provient pas de l'ennui, mais d'un invincible effroi pour l'avenir. Le comte de Merseuil faisoit cet instant, & mêlant le sentiment à la raison, il lui dit : „ Je suis assurément très-loin de vous aimer ;

du moins j'en jurerois : mais vous m'inspirez un intérêt si vif, que je ne puis m'empêcher de joindre mon expérience à vos nombreux moyens de séduction. Je vous vois embarrassée de votre nouvel état. Il n'en est point où l'on ne puisse conserver l'estime, j'ai pensé dire une espèce de considération. On y parvient en ne faisant pas tout ce que cet état permet, & en pratiquant les vertus dont il dispense. On vous tient compte de cette surérogation. Qu'est-ce qui a déshonoré l'héritage des Aspasies & des Léontium ? l'amour de l'or & le défaut de sincérité. Les hommes pardonnent les folies de l'amour, mais ils punissent par le mépris les calculs de l'égoïsme ou de l'intérêt.

N'aspirez pas aux égards dus à la sagesse austère, & soyez satisfaite de ce qu'on accorde à la franchise, aux talens modestes, à la gaieté fri-

rituelle. Laissez le faste à l'opulence titrée ou financière ; contentez - vous de l'élégance permise à tous les états. Fuyez la société des femmes délaissées , qui s'offriront chez vous pour dames d'atour , dans l'espoir d'être un jour vos rivales. Soyez enfin difficile dans vos choix , indulgente avec vos amis , fière avec les femmes protectrices. N'adoptez jamais un spectacle comme le champ - clos de vos coquetteries , le rendez - vous de la jeunesse accoutumée aux conquêtes. Tenez à la sincérité plus qu'à la constance , à l'amitié autant qu'à l'amour. Pensez enfin , qu'il est différentes sortes de probité , & qu'on n'est obligé qu'à celle de son état. „

Ainsi le comte de Merfeuil , passant de la plaisanterie à la raison , & mêlant de l'intérêt à quelques prétentions , l'amusoit & acquéroit quelques droits à sa reconnoissance ,

paroissant ne rêver qu'à son bonheur.

Sophie n'en étoit pas encore au point de savoir que cette manière est plus dangereuse que les aveux précipités & que les grandes phrases de la passion en délire. Elle ne s'appercevoit pas surtout, que cet homme, si peu galant dans ses propos, étoit méprisable dans ses intentions. Ses soins ne produisirent pas l'amour, mais le plaisir d'être ensemble ; & déjà même elle se reprochoit tout ce qu'elle avoit dit contre lui. Quelques éloges, le plaisir de voir un homme qui parloit agréablement, haussèrent les espérances du comte de Merfeuil, & il comptoit remplir les vues du maréchal de ***, lorsque tout-à-coup Sophie annonce un voyage.

Elle s'apperçut que son inexpérience l'avoit rendue trop attentive aux conversations du comte. Son

cœur n'entroît pour rien dans cette petite imprudence ; mais elle l'avoit assez distingué , pour que l'on soupçonnât sa constance. A ce motif il s'en joignit un autre. Tout le monde se réunissoit pour lui persuader qu'il falloit connoître les plaisirs , pour les quitter un jour sans regrets , & qu'une solitude prématurée finissoit ordinairement par un retour , que le monde alors accueilloit assez froidement. La circonstance étoit favorable. Monsieur de Vigeac vouloit revoir sa patrie. Sophie propose à Adélaïde d'aller à des eaux, le rendez-vous du ton, de la liberté aimable & de toute espèce d'amusemens. Ce qui m'a frappée à Paris, ajoutoit-elle , c'est que les hommes ont tous la même phyfionomie, les mêmes expressions, la même amabilité ou les mêmes défauts. Changeons le lieu de la scène ; abandonnons-nous aux événemens, &

voyons si les François sont partout les mêmes.

Adélaïde accepte ; les ordres se donnent ; elles sont parties. Leur premier séjour fut à Bagnols. Après avoir traversé une vaste plaine , on trouve aux pieds d'une chaîne de montagnes les eaux salutaires qui réparent une santé prodiguée ; ou viennent au secours d'une constitution débile. Des hommes de toutes les nations y apportent quelques incommodités , beaucoup d'oïveté , l'amour du plaisir , la passion du jeu , l'inquiétude ou plutôt le besoin de se déplacer sans cesse. Etre présenté , c'est être connu. Sophie ne douta pas que l'amusement ne présidât à l'emploi des journées. Quelle fut sa surprise ! On se pressoit de se réunir sans avoir rien à se dire. Les mêmes heures ramenoient les mêmes passe-temps. Des dîners tristes conduisoient à des jeux

languiffans. La promenade rempliffoit l'intervalle jufqu'au foupper. On n'avoit pas la reffource de médire, puisqu'on ne fe connoiffoit pas. Bref, il n'y avoit de gais que les malades, de contens que les médecins, d'heureux que les banquiers. Logemens incommodes, chère déteftable, dix importuns pour un homme aimable, dix curieux pour un homme empressé. Tout cela fatigue & ne distrait point, dit Sophie. En effet, ajoute un homme qui l'entendit, les bains ne font agréables que pour les joueurs de profession, les femmes esclaves, les maris stériles: mais si vous cherchez le plaisir, faififfez le moment; dans deux jours commence la foire de Beaucaire. L'affluence met à même de choisir. Spectacles, soupers, promenades, bals, dépenses, originaux: un jour ne reffemble pas à l'autre. Partons, partons, dit Sophie;

ce tableau charmant éveille mon desir. Elles arrivent.

La difficulté de se loger donna un instant d'humeur ; mais on devint facile en raison des dédommagemens annoncés. On prit encore son parti sur une chère détestable. Le lendemain matin les courses commencent. — Est-ce pour la première fois, madame, que vous venez à cette foire? — Oui monsieur. — L'extrême chaleur fait craindre que cette année il n'y ait pas autant de monde qu'à l'ordinaire. — Les plaisirs ne se trouvent pas toujours dans la cohue. — Le prince de ... y vient régulièrement ; ses fils le suivent : mais il est en grand deuil depuis un mois. — Vous avez des spectacles. — Ils sont bons ; c'est dommage que nous ayons perdu R... & S... Ils eussent sûrement obtenu votre suffrage. — Les bals les remplaceront.

— Nous avons en effet des redoutes charmantes. Depuis quelques années on s'est refroidi. — Quelle est donc ici la manière de vivre ? — Le matin on court les marchands ; chacun dîne chez soi : c'est plus commode pour les femmes. Elles font leur toilette ; & puis l'on va examiner les passans. Quand il fait trop chaud pour se renfermer dans une salle de spectacle, on imagine des parties de plaisir ; on joue au lotto-dauphin, par exemple.

Dans tout cela Sophie cherchoit ce qu'on lui promettoit toujours, & ce qu'elle ne trouvoit jamais. Elle vit la foule, ne connut personne, fut excédée d'une quantité de nouveaux visages, & confioit à Adélaïde qu'elle préféroit encore les bains aux foires, puisque la campagne offroit une ressource qui n'est pas dans les villes. J'ai presque regret ajouta-t-elle, de n'avoir pas accepté

les offres du comte de B.... (il l'entendoit) ; peut-être nous fussions-nous plus amusées dans son château qu'à cette foire. — Qui nous empêche d'en faire l'essai, mesdames, dit-il ? — Volontiers. C'est être bien complaisant, & nous vous en tenons le plus grand compte.

Monfieur de B.... plaifanta fur ce qu'il n'étoit qu'un pis-aller, & fe vengea par une fuite d'attentions, dont il falloit favoir gré, mais qui n'en étoient pas moins gênantes. Il fit tout voir & tout admirer, expliqua fes plans & les changemens heureux faits aux bâtimens de fon père. Le foupper fut fuivi d'une furprife. C'étoit une comédie de fociété ; jouée par les enfans de fes fermiers & quelques-uns de fes gens. „ Vous retrouvez, dit-il, „ l'âge d'or ; nous ne fommes pas „ de votre fiècle. Je fuis affez mal-

„ heureux pour m'amuser des plaisirs innocens. J'aime ma femme „ comme un bourgeois. „ Qu'on se représente un théâtre fait avec des paravents ; de grandes filles bien gauches & bien timides ; de petits garçons qu'on ne comprenoit pas , gâtant de toutes leurs forces une pièce excellente , *les fausses infidélités*.

Elle finit pourtant. Ma fureur est de veiller , dit le comte. Et la mienne reprit Sophie , de me coucher le jour que j'arrive. — Eh bien , arrangeons donc la journée pour demain. — Ah ! n'arrangeons rien. Les plaisirs prévus perdent trop. En disant ces mots , elle gagne son appartement , où enfin elle respire.

Le lendemain le comte , levé presqu'avec le soleil , étoit sous ses fenêtres ; elle y paroît. Après l'avoir comparée à l'aurore aux dépens de celle-ci , il dit : Eh bien , que faisons-nous , belle Sophie ? Voulez-

vous que nous allions-en gondole déjeuner dans mon île. De là je vous ferai voir ma forêt, mon hermitage. Cette après-dînée je vous réserve pour quelque'autre chose. C'est mon secret. — N'ufons pas tout dans un jour, mon cher comte; ce mouvement continuel fait qu'on ne jouit de rien. Abandonnons-nous aux événemens; ils arrangeront tout pour le mieux. — Mais c'est que je voudrois vous amuser; de grâce, venez voir mon hermitage.

Adélaïde, Sophie mettent un pierrot, & commencent la journée par un sacrifice: changer l'heure de son déjeuner, n'y pas trouver ce que son estomac supporte, beaucoup marcher, avoir le soleil dans les yeux, surtout cacher l'impatience que lui causoient ces contrariétés, tout cela lui déplut. Vous me permettez au moins, lui dit-elle, de dîner dans ma chambre. — Vous

me feriez ce chagrin ! Pensez donc que tout mon voisinage dîne au château : vous voir est une fête. — Voir une femme mauffade est un ennui , & je le ferai. — Votre mauffaderie vaut bien l'amabilité des autres. — Il faut donc faire ce que vous voulez.

Après trois heures de contrariété , avoir le tourment d'une toilette ! Elle se délassoit sur son sofa , lorsque le comte lui envoie le billet fuyant.

„ J'espère que la plus belle & la
 „ plus complaisante des femmes
 „ voudra bien se ressouvenir que
 „ j'ai une mère de soixante-seize ans,
 „ accoutumée à dîner à une heure.
 „ Les hommages sont pour votre
 „ âge , & les complaisances pour
 „ le sien. „

Sophie se tourne vers Adélaïde : allons à la foire , lui dit-elle , allons aux bains ; c'est le paradis terrestre auprès de ce château. Quoi ! ne jamais

jamais faire un moment sa volonté ?
 Pas un moment pour écrire au duc !
 Adélaïde sourit, & lui conseilla de
 s'habiller. Le repas fut comme la
 matinée. Deux présidens, dont il
 fallut s'occuper ; la vieille mère, qui
 avoit l'air d'une impératrice ; le
 comte, qui, pour parer au silence,
 ne déparloit pas.

„ Ce que j'ai imaginé est bien le
 plus beau spectacle ! à six heures
 ce soir en calèche. Je vous mène
 sur les bords de la mer, voir le
 coucher du soleil. Le temps est fe-
 rein ; cet astre se précipite, s'abyme
 au sein des mers, & laisse des
 traces enflammées dans l'horison,
 qui conserve encore quelque temps
 le souvenir de ses bienfaits, & cède
 cependant la terre à l'empire tran-
 quille de la nuit. „

Respirez, s'écria Sophie ; j'ai cru
 entendre un poëme épique.

II.^e Partie.

G

Deux jours se passèrent dans les mêmes plaisirs, c'est-à-dire, dans les mêmes fatigues. La constance de Sophie étoit à bout. Adélaïde desiroit connoître un beau-frère, qu'elle avoit acquis en épousant monsieur de Vigeac. Il demouroit à Grenoble. Elles s'y rendirent. Alors, aussi embarrassées de leur liberté qu'excédées des cérémonies du château, elles passèrent du tumulte à la solitude, des grands repas aux soupers de famille. Assemblées languissantes; spectacle froid ou de mauvais ton; des figisbées, tout entiers aux soins, non de servir, mais d'épier la beauté; des femmes, dont on parle trop; des maris, dont on ne parle pas; des amans bien perfides, mais passablement gauches, & qu'il faut garder, parce qu'on ne les remplace qu'avec peine.

Que ce que je vois, s'écria Sophie, est loin de ce que j'avois

imaginé ! Quoi ! une des grandes villes de la France est la première pour l'ennui. Le plaisir est donc un être de raison. Ce qui me console, c'est que Neuilly va me paroître l'asile du bonheur après cette fuite d'épreuves. Pleine de cette idée & de cette espérance, elle part pour ce Neuilly. Elle le revoit avec un plaisir qui lui étoit inconnu.

Le coup-d'œil rapide, que nous avons jeté sur le voyage de Sophie, ne nous a pas permis de dire que les lettres du duc de Spréville l'entretenoient dans une si douce sensation, que l'ame alors est presque indifférente à toute espèce d'amusemens. Cependant elle tira quelque profit de cet essai, & conclut, que tous les plaisirs annoncés, préparés, ne remplissoient pas le cœur de ceux qui les poursuivent, & que plus il y a d'hommes réunis dans un lieu, moins il y a d'agrémens.

Le comte de Merfeuil reprit ses espérances ; mais elle changea entièrement de ton avec lui. Dès qu'il vit la sincérité de ses sentimens, il lui voua de l'amitié, c'est-à-dire, cet intérêt qui dure autant qu'on trouve du plaisir à être ensemble.

La commission du duc de Spréville étoit finie. Il revint à Paris, plus tendre & plus empressé encore : soit que l'absence lui eût mieux fait sentir le prix de Sophie, soit qu'il eût ouvert son ame à quelques mouvemens de jalousie ; car on n'avoit pas manqué d'exagérer les soins du comte de Merfeuil. C'est de Sophie même qu'il apprit les détails de cette liaison. Elle ne déguisa rien, & fut jusqu'à ces paroles remarquables :
 „ Il n'y a que le cœur d'oïsis avec
 „ lui. Il lui manque ce qui endort
 „ la raison, & il a une suite d'atten-
 „ tions, une douceur de caractère,

„ qui surprennent je ne fais quel
 „ sentiment en sa faveur. Il a cette
 „ indulgence pour les petites mi-
 „ sères des femmes , qui rachète
 „ une partie de ses défauts. Mais
 „ qu'il est loin de posséder cette
 „ sensibilité qui nous attire , nous
 „ enchaîne , & dont un homme
 „ de ma connoissance a le secret ! „
 Le duc sourit ; dissipe ses inquié-
 tudes. Comment en effet conserver
 des alarmes devant une pareille
 franchise ?

Il s'apperçut que Sophie prenoit
 de l'usage , plus de grâces dans le
 discours , plus de noblesse dans le
 maintien ; que ses goûts étoient plus
 épurés , & son desir de plaire plus
 actif. En se retraçant ses qualités
 aimables , il sent redoubler sa ten-
 dresse ; bientôt il s'y mêle le feu
 de la passion , qui ne fait pas com-
 poser avec les devoirs. Tout l'agite
 à-la-fois ; tout devient un malheur

ou. un projet. Il s'irrite contre les obstacles que lui suscite sa famille. Sa timidité passée ne lui donne que des regrets. Le présent le tourmente; le sommeil s'enfuit; les besoins disparaissent; ses goûts s'éteignent; il évite les hommes, pour s'abîmer dans sa douleur.

Sophie, à qui l'amour ne s'étoit pas encore montré sous cette forme, craint de le rendre audacieux, si elle laisse voir toute sa foiblesse. Il prend cette réserve pour de l'indifférence, ou du moins pour un sentiment trop peu digne de celui qui l'enflamme. Les plaintes commencent; les reproches les suivent; la défiance arrive, & l'union la plus douce est remplacée par tous les orages d'un amour malheureux.

Fidelle à ses principes, Sophie, à tant d'injustices, n'opposoit que ses larmes. Mais si le délire avoit laissé à son amant le pouvoir de suivre

ses discours, il eût vu sans peine qu'elle traînoit avec regret le poids de sa vertu. Un jour cependant il crut s'en appercevoir, & paroïssoit avoir oublié ses sermens. Sophie lui dit avec l'expression du chagrin & de la vérité : Hélas ! vous allez encore me forcer à m'éloigner. Alors il abjura ses coupables projets ; mais dans l'égarement de la passion, il s'écrie : „ Votre sang-froid achève de m'ôter le peu de raison qui me reste. Vous me haïssez avant de me connoître. Depuis l'instant fatal que je vous ai vue, que n'ai-je pas fait pour être souffert ! Et jamais m'avez-vous donné la moindre preuve d'intérêt ? Que vous demandai-je ? de vous aimer, de pouvoir vous le dire, de me laisser l'espérance. D'autres aspireroient à quelque retour ; je ne veux que de la pitié. Est-ce donc un si grand effort, de plaindre ceux qu'on réduit à l'état où

vous me voyez ! car enfin , je ne suis pas à moi ; je désespère les miens ; je pèse à tout ce que j'approche ; je suis devenu injuste , querelleur , maître cruel , ingrat ; mon caractère est odieux ; je vois que l'amitié s'éloigne , que l'indifférence me repousse , que mes ennemis triomphent. Voilà votre ouvrage , fille barbare ! Et quand je vous répète que je bénis mes maux , puisqu'ils me viennent de vous ; quand je sollicite un regard , un mot qui m'encourage , vous vous bornez à des reproches glacés. — Je me borne à des reproches ! Ce n'est donc rien que le sacrifice de ma réputation. Puis-je me dissimuler ? ... — Non , vous n'avez rien sacrifié : personne ne me croit heureux ; on ne connoît que votre vertueuse indifférence. — Homme injuste ! homme cruel ! homme ingrat ! que deviendrions-nous , si ,

comme vous, insensée, j'ouvrais le précipice sous nos pas ? Quand on aime, on n'avilit pas l'objet de son amour, on ne trouve pas un barbare plaisir à faire couler ses larmes. — Moi, vous avilir ! Eh bien, mademoiselle, pour vous prouver que la vertu m'est aussi chère qu'à vous, venez aux pieds des autels ; rendons le ciel témoin de nos sermens. — Je vous l'ai dit dans des momens plus calmes, & je vous le répète dans un instant où il est impossible de rien dissimuler : je n'accepterai jamais un don, qui, peut-être un jour, vous coûteroit des repentirs. — Voilà le langage des indifférens. L'avenir est tout pour eux, le présent n'est rien. Vous ne voulez ni amour, ni mariage, ni engagemens ; vous voulez mon malheur, ma perte. Eh bien ! vous ferez satisfaite. Il y a d'autres femmes, qui me traiteront avec moins

de barbarie. Le ciel m'est témoin que je ne les aime pas ; mais je vais vivre avec elles , me perdre , me ruiner , me déshonorer. Abymé de dettes , brouillé avec ma famille , en froid avec mon oncle , abandonné de toute la terre , bientôt vous aurez sous les yeux le spectacle complet de mon humiliation , & vous vous direz : C'est moi qui l'ai précipité dans cette honteuse situation ; un mot , un trait d'amitié , suffisoient ; il m'avoit prévenu : n'importe , froide , insensible , j'ai été spectatrice indifférente des défords que d'un mot je pouvois prévenir. — Infortuné jeune homme , dans quel délire la passion vous jette ! Qu'ai-je pu faire ? Ainsi je dois me rendre méprisable par une foiblesse , & m'en faire bientôt punir par celui même , pour qui je l'aurois eue. — Il n'y a point de foiblesse dans tout cela. La nature ne se trompe

point. Quand elle met autant d'amour dans une ame , elle dispose en même temps à le recevoir celle qui en est l'objet ; mais vous lui opposez un inflexible orgueil , que vous prenez pour de la vertu.

Sophie ne pouvant plus résister à son cœur , suffoquée par ses larmes , se lève , & veut se retirer. — Ah , Sophie ! s'écrie-t-il , Sophie ! cruelle Sophie ! vous m'abandonnez à mon désespoir ? — Vous m'y forcez ; vous m'insultez , vous m'accablez , vous me faites détester l'amour. — Eh bien ! prenez pitié d'un cœur au désespoir , intéressez-vous jusqu'à mon délire. Accablez-moi de reproches , mais ne me quittez jamais ; qu'il n'y ait pas un instant dans la journée où je ne vous voie. Alors je serai calme , docile , insensible comme vous. Non , je vous trompe ; je ne le ferai pas , mais je le paroîtrai. Pour vous

plaire , je prendrai votre langage ;
 — Ainsi donc vous publierez toujours mes chaînes & vos promesses.
 — Eh bien ! trompez-moi ; dites-moi que les unes vous pèsent , que les autres vous embarrassent. Dites que sans elles vous m'eussiez aimé.
 — Eh ! qu'ai-je donc fait jusqu'ici ? Ce qui me reste à vous sacrifier d'honneur & de liberté ; qu'est-il en comparaison de ce que j'ai déjà fait ?

Quel est donc l'empire de ce sentiment qu'on nomme amour , qui , de l'homme le plus sage , le plus doux , fait tout-à-coup un être tyrannique , qui outrage ce qu'il adore ? Oh , qu'elle est infortunée , la condition de ce sexe qui fait nos tourmens & nos plaisirs ! On ne réfléchit pas assez sur le malheur de la condition des femmes ; & sur le prix auquel la plupart des hommes leur vendent quelques flatteries &

quelques hommages. L'homme qui veut plaire est un despote sous les dehors d'un esclave, & celui qui a plu est un tyran sous le masque de la raison. Si elles refusent, nous les soupçonnons de dissimulation ; si elles cèdent, elles sacrifient aux sens ; si elles ont formé des nœuds, nous les avilissons ; si elles se respectent, c'est l'impuissance de plaire, ou la pruderie qui triomphe de la sensibilité. Enfin ; nos sentimens sont des éclairs, nos sermens des pièges, nos promesses des séductions, notre inconstance un service, la leur une perfidie ; & pour prix de cet amas de cruautés, la plus forte est l'injustice d'exiger qu'elles embellissent nos jours & fèment des fleurs sous nos pas.

Sophie, combattue entre la crainte de perdre son amant & le malheur de survivre à sa vertu, préférée par le comte qui ne croyoit

pouvoir assurer son bonheur qu'en assurant sa fortune, passoit les jours dans les assauts, & les nuits dans les larmes. Oh ! combien elle regrettoit les bois de Ctésiphon, trop légèrement quittés. La solitude devint une seconde fois nécessaire à son cœur désolé. La contemplation de la nature élève l'ame au-dessus des choses humaines, & l'idée de son auteur la remplit de ces grandes vues, de ces grands mouvemens, devant lesquels s'affoiblissent nos peines & nos chagrins. Le ciel, qui met dans nos ames les germes de la vertu & de la délicatesse, n'avoit point destiné Sophie à d'humiliantes erreurs. Elle étoit sensible ; mais le remords l'auroit trop punie d'une faute, excusable peut-être. Elle proposa au duc de Spréville de lui laisser habiter un château qu'il avoit à sept lieues de Paris. Adélaïde avoit donné ce conseil. Ne

croyant pas que Sophie pût conserver à la fois sa vertu & son amant, elle imagina que ce n'est pas l'amant qui seroit sacrifié. Alors il lui parut convenable d'ensevelir cette foiblesse, & de dérober à la famille l'objet de ses sourdes précautions.

Le duc, qui volontiers eût vécu dans des déserts, si Sophie les eût habités, consentit à tout. Peut-être même se flatta-t-il que sa vertu chancelante ne vouloit nuls témoins de sa défaite. Elle se rendit donc à cette terre, inhabitée depuis dix ans, & dont la maison & les jardins étoient extrêmement négligés. Adélaïde l'accompagna. Le duc vint la rejoindre dès le lendemain.

Cette retraite inopinée alarma le maréchal de ***; qui tenoit toujours des surveillans auprès de son neveu. Les promesses de Sophie n'éloignoient pas tellement toute idée de mariage, qu'il n'appréhen-

dât les erreurs de l'amour. Il s'en prit au comte, qui avoit échoué comme un novice. Ses conjectures n'étoient pas fans fondement. Monsieur de Spréville avoit résolu en effet d'obtenir, à quelque prix que ce fût, la main de Sophie. Ils eurent d'abord une explication préliminaire. Vous ne croyez pas être aimé, lui dit-elle; que puis-je faire pour vous le prouver? Je promets de ne jamais quitter ce château, de n'y voir que vous, & d'y être heureuse. Je passerai pour votre maîtresse; n'importe. Votre famille m'accusera d'avidité; je supporterai l'injustice: mais je serai bien avec le ciel, avec moi-même; je n'aurai pas à redouter votre inconstance, & si mon austérité vous lasse, je vivrai avec votre estime.

Le duc concluoit de ces discours qu'un éloignement invincible commandoit à Sophie une pareille conduite;

duite ; que l'amitié & la reconnoissance l'acquittoient envers lui. Mais l'amour s'indignoit de ces froids retours. Ainsi ces deux êtres se déplaçoient fans cesse, cherchoient le bonheur, & ne pouvoient ni vivre ensemble, ni supporter la séparation. Le duc étoit loin de consentir à l'obscurité dans laquelle elle vouloit se plonger ; soit qu'il fût que le dégoût fuit de près les projets extrêmes, soit qu'il ne résistât pas à l'orgueil de montrer sa conquête. Son voisinage se trouvoit très-agréable. A une lieue seulement demouroit un grand personnage, qui contemploit dans les langueurs de l'exil les vicissitudes humaines. Des livres, des convives (car on n'a point d'amis dans l'exil), un jardinier, lui tenoient lieu de philosophie. Il voulut allier la volonté d'un despote, la finesse d'un courtisan, à l'astuce d'un parvenu & aux foiblesses

qui naissent du commerce intime des femmes : voilà son tort. Il eut du caractère ; un grand défintéressement , des vues profondes : voilà ses qualités.

Non loin de là vivoit encore un homme , qui , sous les dehors de la sagesse , avoit inutilement promis une grande place , sa fortune & sa félicité. Son unique consolation étoit de ne plus voir des gens au - dessus de lui. Les fautes du ministère étoient son aliment ; & l'espérance renaissoit de ces crises apparentes , qui forceroient peut-être à replacer au timon des affaires celui qui ne les avoit pas maniées sans succès.

Il ne faut pas oublier sur-tout madame de Saint-Gall , qui a trouvé l'art d'ennoblir les foibleesses amoureuses , & de ne rien perdre de sa réputation , en permettant à son cœur plusieurs délassemens. Sévère

dans ses discours plus que dans le choix de ses amis, son éloquence en impose à la malignité. Ce n'est pas de la vertu qu'elle rafolle, c'est de la réputation ; & comme on la conserve en blâmant avec modération les travers d'autrui, son grand art étoit de rendre un hommage public à la décence, & un culte secret au plaisir.

Sophie crut qu'en recevant du monde elle distrairoit monsieur de Spréville de ses longues méditations. Aussi accueillit-elle avec une extrême politesse ceux qui la prévinrent. Alors on célébra dans l'un des villages voisins une fête champêtre. Le siècle, qui a vu s'élever tant d'asiles à la volupté, voit aussi se multiplier les fêtes à l'honneur de la chaste décence ; &, malgré les détracteurs du temps présent, il y a autant de Rosières que de Laïs célèbres. Envain se tenoit-elle à l'écart,

& déroboit - elle son visage sous un voile , elle n'échappa point à l'œil ardent de Narfès , le premier de ceux que nous avons crayonnés. Il expédie un agent officieux pour s'informer qui elle est. Il apprend que c'est la compagne du duc de Spréville. Narfès vient à bout de l'aborder. Ce n'étoit pas un de ces hommes qu'on évite, & moins encore qu'on écoute sans plaisir. Adélaïde accompagnoit Sophie. La beauté de l'une & les disgraces de l'autre lui rappelèrent deux sœurs qu'il avoit jadis beaucoup connues.

Sophie l'eût écouté plus longtemps avec plus d'intérêt, s'il avoit moins pesé sur les agrémens d'un état qui n'exclut ni la bienfaisance ni l'honnêteté , & suppose la sensibilité & la douceur. Cette erreur affligeoit Sophie , & éteignoit presque le feu de son imagination. Il leur offrit son château, ses services,

ses chasses , & les assura qu'il iroit incessamment prendre leurs ordres.

Dans toute autre circonstance le duc de Spréville , à qui elle fit part de cette rencontre , eût été au-devant d'un homme aussi célèbre ; mais alors il étoit tout occupé d'un projet , auquel il attachoit le bonheur de sa vie. D'ailleurs les lettres de Paris l'inquiétoient. Le vieux maréchal s'étoit persuadé que les scrupules de Sophie étoient raisonnés , & qu'un mariage secret étoit le piège où elle attendoit son neveu. Il engagea le comte de Merseuil à se prêter à un stratagème. Il devoit feindre un projet d'établissement , le proposer d'une manière moitié plaisante moitié sérieuse , & laisser entendre que ses vœux s'adressoient à Sophie. Ils concluoient que ses refus supposeroient d'autres engagements , ou que son consentement les délivreroit d'une juste inquié-

tudé. Monsieur de Merfeuil commençoit à partager celle du maréchal, depuis qu'il avoit reçu une réponse assez ambiguë à la proposition d'aller passer quelques jours avec eux. Voici donc la lettre qu'il lui écrivit.

„ Votre exemple m'a conduit à bien des réflexions. Je soupçonne enfin que le plaisir n'est pas le bonheur. Je veux chercher une compagnie, qui diminue mes ennuis & double mes jouissances. Mon choix ne sera pas difficile : j'exige peu de choses.

„ D'abord il m'est indifférent que mon épouse future soit d'une condition supérieure, égale ou inférieure à la mienne. L'heureux hasard de la naissance n'est quelque chose qu'aux yeux de l'orgueil, & disparaît devant ceux de la raison. Tous les hommes sont égaux. L'empereur du Mogol, le bey d'Alger, l'esclave

de Guinée, naissent, s'alimentent, digèrent & se meuvent de la même manière. La noblesse n'est bonne qu'à faire des chevaliers de Malthe.

Je voudrois que ma femme fût jeune, & même très-jeune. On peut estimer une femme âgée, quand elle a d'excellentes qualités; mais l'aimer, jamais. L'amour exige la fraîcheur de la jeunesse, la voluptueuse douceur de la peau, une fibre élastique & qui résiste. Or, pour être heureux, il faut mêler un peu d'amour à tous ses autres penchans. A la jeunesse, qu'elle joigne beaucoup de beauté, une taille élevée & régulière; mais que ses formes ne soient pas trop exprimées, que ses mouvemens ne soient pas durs. Les figures de Michel-Ange ne me plairont jamais. Un homme de beaucoup d'esprit me soutenoit, que les beautés fortes, les beautés romaines, étoient dans

la nature, & que je ne lui nierois pas que la nature avoue les beautés grecques. Non, la nature n'est ni grecque, ni romaine, ni chinoise: mais une belle femme, du moins à mes yeux, doit avoir les formes délicates & arrondies. La majesté est le partage de notre sexe; & je blâmerois également dans un homme les traits d'Aspasie, & dans une femme la majestueuse gravité d'un sénateur romain, ou le front sérieux d'un grand-vifir.

„ Quant au visage, je ne voudrois pas des lys & des roses, mais un bel incarnat & l'éclat de la jeunesse. La blancheur est précieuse, quand elle n'est pas fade & comme insipide. J'ai observé que la blancheur de l'albâtre, la blancheur des perles, la blancheur du lait, ne sont pas la même chose. La blancheur d'une femme ne doit être aucune de ces trois; je sens que je préfé-

rerois à cette blancheur excessive un petit vernis de brune piquante.

„ Il doit y avoir de l'harmonie dans l'ensemble , & il doit respirer une certaine négligence , qui rappelle la simplicité & ce que les Italiens expriment si bien par le mot *la sprezzatura*. Mais surtout je désire que ma femme ait une physionomie expressive , & qui dise mille choses , sans que sa bouche ait seulement pensé à parler ; que ses muscles soient tellement disposés , que chacun de ses mouvemens soit celui de son ame. Des yeux animés d'un doux desir , la bouche riante & bien dessinée , le front serein & découvert , les joues colorées par la nature ; & quelquefois je pardonnerois cette pâleur momentanée , si éloquente pour celui qui connoît les femmes. Des lèvres qui , sans le savoir , connoissent les mystères du souris. Voilà ce que j'appelle

une phyfionomie parlante, un vifage diaphane ; & c'eft cette phyfionomie, ce vifage, que je cherche.

„ Ne penfez pas, cependant, que ces dons-là difpenferont de parler, & que je veuille borner la converfation à fa phyfionomie & à fon air ; je defire que fon efprit & que les grâces de fon difcours répondent au refte. J'ai connu bien des femmes qu'on dit aimables, grâcieufes, fpirituelles ; j'ai cherché à pénétrer ce fecret. Qu'ai-je trouvé ? Les unes font confifter l'efprit & l'agrément dans un amas de jolis riens, & les autres dans un prétendu mépris des idées religieufes, & fe croiroient des efprits foibles, fi elles ne croyoient pas aux efprits forts. Celles-ci croient que la gaieté confifte dans des ris immodérés, bruyans ; celles-là promènent des yeux arrangés pour être languiffans, & agacent ceux qui ont la bonté de prendre de la coquetterie

pour du sentiment. Life croit que l'art de se parer renferme tous les talens ; Zerbine joue avec son éventail, parle avec un perroquet, vante les caprices de son chien. Voilà ce que j'ai trouvé dans les femmes à grandes réputations. Moi, qui n'aime ni les grandes réputations ni les belles manières, je trouvois que *ces petites grâces étoient des grimaces*, que cet esprit étoit peu spirituel. Qu'il me soit donc permis de desirer une femme qui n'ait pas de celui-là. Le premier agrément, que je desire en elle, est cette égalité d'humeur, qui répand un si doux charme sur la vie entière ; & la première qualité est, de ne pas dédaigner ces attentions économiques, qui font le bonheur de tous les instans. Si ma femme aime la lecture, à la bonne heure ; nous lirons ensemble. Voltaire formera son esprit : Clarisse ouvrira son ame

pure aux affections innocentes: Grandisson lui montrera l'humanité sous son plus beau jour : elle apprendra dans Don Quichotte à se méfier d'une imagination ardente & facile: Gil-Blas lui fera connoître les ridicules & les foibleſſes des êtres qui forment ce monde.

„ Je ne ſuis pas ennemi des plaiſirs, ni ne veux les lui interdire, ni lui perſuader que la ſociété eſt dangereuſe : je deſire ſeulement qu'elle ait le bon eſprit de conſerver ſes principes dans les momens où l'uſage, la mode, la néceſſité de faire comme les autres, l'inviteront à les quitter. Le théâtre, les bals, les concerts ne lui ſeront pas défendus ; mais ſi, dans le tourbillon de ces plaiſirs, elle voit ou entend quelque choſe d'indécent, qu'elle ſache rougir, du moins qu'elle ſache ſe taire. Que ſes manières ſoient aiſées, mais non trop leſtes ; que ſa parure

foit élégante, & non d'un luxe recherché ; que ses regards careffans foient les regards de l'innocence, & non d'une femme trop exercée à plaire. Qu'elle foit douce, mais non l'éternelle complaisante des autres femmes. Il n'est pas nécessaire qu'elle dise des bons mots, des épigrammes, des calembourgs ; elle ne doit être citée ni pour des traits ingénieux ni pour le contraire.

„ La demoiselle étant trouvée, ayant obtenu son cœur & sa main, les articles étant signés, le mariage résolu & beni, je conduirai ma femme chez moi, & je lui tiendrai le discours suivant :

„ Madame, je suis une de ces
 „ machines qu'on appelle hommes,
 „ & vous êtes une de ces machines
 „ plus agréables, qu'on appelle
 „ femmes. Nous nous sommes mis
 „ ensemble, pour former d'autres
 „ machines qui nous ressemblent,

„ lesquelles feront des hommes ou
 „ des femmes , comme il plaira
 „ à Dieu.

„ Dès ce moment vous êtes ma
 „ moitié & je suis la vôtre. Malheur
 „ à celui qui viendra gâter ce tout !
 „ Malheur à celui de nous deux ,
 „ qui se fera la moitié d'une autre
 „ machine ! La nature , le ciel , la
 „ société , ont reçu nos sermens :
 „ nous ne pourrons les violer sans
 „ les outrager , & sans devenir des
 „ êtres exécrationnels à leurs yeux. Je
 „ vous aimerai comme une portion
 „ de moi-même ; je vous aimerai
 „ avec force , avec excès , & je
 „ n'aimerai que vous. J'ai beaucoup
 „ de défauts , que je vous ai laissé
 „ voir dans le cours de nos épreu-
 „ ves ; peut-être en ai-je d'autres
 „ encore que je ne connois pas.
 „ Tel que je suis , vous devez me
 „ supporter. Je souffrirai les vôtres
 „ également ; mais je suis convaincu

„ que cela me coûtera peu : & cette
 „ indulgence réciproque fera la base
 „ de notre intimité.

„ Vous êtes devenue la femme
 „ d'un galant homme, qui prévien-
 „ dra tous vos desirs. Ne me con-
 „ fidérez pas comme un despote,
 „ un tyran, un censeur rigoureux ;
 „ mais comme un ami sensible,
 „ un bon humain : & que le carac-
 „ tère d'époux, que je vais acqué-
 „ rir, n'enlève pas celui d'amant,
 „ que je vous conserverai.

„ Voilà le premier & le dernier
 „ sermon que je vous ferai. „

„ Après je lui donnerai un chaste
 baïser, & je la reconduirai dans la
 salle où seront rassemblés mes parens
 & mes amis.

„ A partir de ce moment, plus
 de morale, plus de ces réflexions
 qui deviennent des censures amères.
 Je ferai tout, pour lui montrer tou-
 jours un homme heureux du bon-

heur qu'il lui doit, & j'espère qu'elle aura l'orgueil de conserver son ouvrage.

„ Je connois bien la femme dont j'ai tracé le portrait, mais je tremble de n'être pas accepté. En amour un refus est caprice ou un mouvement de vertu : s'il s'agit de mariage, c'est une différence, ou quelque chose de pis. J'attendrai votre conseil avant de faire aucune démarche. „

Ni le duc ni Sophie ne devinèrent le but dans lequel cette fingulière lettre avoit été écrite. Le premier conclut que tout le monde pensoit comme lui, & trouva dans cet empressement une espèce de justification à son projet. Sophie remercia la Providence, qui la mettoit à même de faire un nouveau sacrifice à son amant. Tous deux répondirent au comte sur le même ton. Ils tracèrent le portrait d'un
homme

homme parfait dans tous les points, & ajoutèrent, qu'un être ainsi formé étoit en droit de trop exiger, & que nulle mortelle ne se chargeroit vraisemblablement de récompenser tant de vertus. Une invitation pressante adouciſſoit ce que la plaisanterie pouvoit avoir de trop amer. „ Vous ne ferez point *en tiers* „ avec *des ſoupirs*, pour me ſervir „ de votre expression : un voisinage „ piquant vous dédommagera du „ sacrifice que vous ferez à deux „ amis de la ſolitude. „

Il y feroit venu en effet, s'il n'avoit appris que dans le même temps le comte de Maugran ſe diſpoſoit à y aller. Quand on eſt en petite ſociété à la campagne, il eſt difficile d'éviter une certaine familiarité dangereuſe avec des gens dont le métier eſt de rire de tout. Le comte de Merſeuil n'étoit rien moins qu'un Caton ; il faisoit de petites perfidies

en amour : mais il se piquoit d'une grande fureté dans le commerce. Il eût bien voulu plaire à Sophie ; mais il sentoit que l'amitié d'une personne aussi estimable devoit consoler d'un succès manqué. On dira qu'un pareil caractère n'existe pas dans la nature : je ne fais pas s'il est dans la nature , mais j'atteste qu'il existe à Paris.

La visite de monsieur de Maugran déplut à Sophie , & sans doute le duc lui eût épargné ce déplaisir , s'il en eût été prévenu. Il arriva sans se faire annoncer. De tous ses projets il ne laissa voir que celui de plaire & de devenir *l'ami de la maison*. Sa fortune , & d'autres raisons encore , lui donnoient ce conseil. Tout son empressement ne triompha pas de la répugnance de Sophie , & même elle ne le dissimula pas trop à Spréville. Lié dès l'enfance avec monsieur de Maugran , il avoit en lui

une espèce de complaisant. De cette intimité étoient nées de mutuelles confidences. Celui-ci en profitoit avec adresse, pour se rendre nécessaire. Possédant avec cela tout l'esprit qui plaît, il se faisoit écouter. Mais heureusement Sophie évitoit les conversations particulières, & Narcès lui fut dans cette occasion d'un merveilleux secours.

N'ayant pas oublié l'agréable rencontre que lui avoit offerte la fête de la Rosière, il étoit venu chez Sophie. Lorsqu'on lui plaisoit, elle avoit un certain abandon qui abrégéoit les premières cérémonies. Son âme naturellement franche s'ouvroit au plaisir de causer avec des gens aimables; & cette confiance se précipitoit même quelquefois, lorsque l'on avoit passé l'âge des prétentions. Monsieur de Spréville n'étoit pas moins empressé de s'instruire auprès d'un homme qui avoit beau-

coup vû ; beaucoup fu , beaucoup souffert & beaucoup médité. Narfès devina les raifons qui empêchoient le duc d'aller chez lui. Une fois convenus de leurs faits , il s'établit entre eux une familiarité d'autant plus piquante , qu'entre gens d'un certain ordre elle ne dégénère pas en mauvais ton. Le moment de fes visites étoit le dejeûner , & ces dejeûners étoient le moment des conversations intéreffantes. Il leur raconta dans tous fes détails l'hiftoire d'une dame auffi belle que Sophie, un peu moins aimable, & qui cependant avoit mérité des amis dans une place où l'on n'eft entouré que d'esclaves ou d'ennemis adroits , & qui les avoit confervés dans une pofition , où pour l'ordinaire les hommes fe vengent par un oubli dédaigneux des hommages qu'ils ont été forcés de rendre à l'idole du jour. Il peignit avec une extrême vérité le ca-

raçtère d'un ministre plein d'esprit & d'inconféquences, de talens & de défauts, qui, après avoir eu vingt femmes dont les conseils concoururent à sa disgrâce, refusa celle qui seule pouvoit la prévenir. Il leur apprit surtout, que cet homme, que la France a mis hautement au rang des ministres dissipateurs, avoit fait bien plus d'économies qu'un de ses successeurs, dont on a ridiculement vanté la capacité, la sagesse & le zèle. Enfin, ses récits étoient toujours mêlés d'anecdotes piquantes sur le dernier règne, dont les principaux événemens sont mal connus, & surtout ont été défigurés par les indiscrets qui ne croient pas l'être, quand ils ne disent les choses qu'à moitié. Ces sortes de conversations menotent ordinairement fort loin, & cependant finissoient toujours trop tôt.

Le duc de Spréville desiroit éga-

lement approfondir les principes de Narfès, travestis d'une manière indigne. Alors ce hardi réformateur démontra l'abus inféparable de la vénalité des charges, & détailla une partie des réformes projetées, commencées & demeurées sans succès. Voici entre autres une de ses réflexions, remplie d'une grande vérité.

„ De nos jours un avocat, tuteur
 „ public de la foiblesse & de la
 „ pauvreté, est devenu un libelliste
 „ autorisé par la loi, un marchand
 „ de phrases & de tours oratoires,
 „ le violateur des secrets domesti-
 „ ques. Une vivacité, une faute
 „ peut-être, fournissent un prétexte
 „ plausible à une plume satirique,
 „ de parodier la vie entière d'un
 „ homme. Il n'a plus qu'à choisir
 „ entre le malheur de se justifier
 „ & le danger de se taire. Ainsi le
 „ plus noble des ministères s'est

„ avili, & les prêtres-nés de la Con-
 „ corde font devenus les bruyans
 „ émissaires de la chicane, de l'a-
 „ vidité, de la bassesse : & c'est
 „ cependant ce corps qui reven-
 „ dique fièrement le droit de se
 „ gouverner lui-même, de juger
 „ ses membres & d'exister indépen-
 „ dant. Il y a tel avocat qui a
 „ déshonoré cent familles, pour
 „ gagner dix procès. L'humanité
 „ béniroit à jamais le chef de la
 „ justice, qui supprimeroit cet in-
 „ digne abus. Les murs de la Bas-
 „ tille retentissent des gémissemens
 „ de quelques écrivains imprudens.
 „ Si l'on rapprochoit leurs produc-
 „ tions coupables, nées souvent au
 „ fein de la joie ou de la misère,
 „ de ces archives d'horreur, de
 „ méchanceté calomnieuse ou de
 „ vérités inutiles à dire, que la
 „ réflexion travaille lentement dans
 „ le silence du cabinet; je demande

„ sur lesquelles devoit peser la
 „ main vengeresse des mœurs ou-
 „ tragées? Ce qui échappe à une
 „ plume aventurière ne laisse pres-
 „ que nulle impression. Des mé-
 „ moires revêtus d'une signature
 „ autorisée portent avec eux, sinon
 „ la conviction, du moins des pré-
 „ ventions odieuses contre ceux
 „ qu'ils livrent à la malignité hu-
 „ maine. „

Que le lecteur nous pardonne
 cette digression, pour lui montrer
 le caractère d'un homme mal jugé,
 comme la plupart de ceux qui ont
 le funeste besoin d'occuper une des
 voix de la renommée.

Le comte de Maugran, que So-
 phie avoit l'air d'éviter quelquefois,
 & à qui elle préféroit si hautement
 Narfès, faisant même abstraction de
 l'âge & du rang, obéit à la haine
 naturelle qu'il avoit intérieurement
 conçue pour elle dès le premier

moment qu'il en avoit entendu parler. Cette haine avoit pris un nouveau degré d'activité, depuis que l'indifférence de Sophie s'étoit montrée sans beaucoup de ménagemens. A cette disposition se joignoit quelque intérêt de servir le vieux maréchal de ***, & un plus grand intérêt encore, à éloigner le duc d'une vie solitaire & des plaisirs à la mode. Monsieur de Maugran commença donc à répandre des propos, qui paroissent sans but, & cependant attaquoient directement la conduite de Sophie. Il soutenoit, par exemple, que l'amour qui raisonne n'est point de l'amour; qu'une résistance opiniâtre a pour principe un dégoût invincible; qu'une femme vraiment sensible ne risque jamais de perdre son amant. Ces maximes générales étoient accompagnées de réflexions sur l'heureux caractère de Sophie, digne de tous les éloges, & qui ne

laisseroit rien à desirer, si elle savoit se garantir du premier moment. Il ajoutoit qu'une confiance trop hâtive pouvoit un jour l'égarer, & qu'elle ne seroit pas toujours aussi heureuse qu'avec Belval & Merfeuil, choisis, sans les connoître, aimés sans certitude de retour, quittés sans nécessité & sans prudence.

Ces propos, jetés sans grande intention, affligeoient le duc sans l'ébranler. Il desiroit que tout le monde vît Sophie avec ses yeux. Mais en dernière analyse, les imperfections qu'on lui prêtoit, tournoient en sa faveur; puisque l'examen le plus minutieux à peine decouvroit en elle quelques taches légères. Monsieur de Maugran n'employoit pas le langage de la plaisanterie ou du blâme, mais les appréhensions de l'amitié. Il s'expliqua avec moins de ménagemens sur Narsès, dont il décria la morale. Le duc de

Spréville étoit trop jeune pour se rappeler d'avoir vu cet homme célèbre dans cette grande crise , où il partagea les opinions de la France ; mais quelle qu'eût été sa renommée, il recueilloit avec respect les préceptes que dictoit sa raison profonde, épurée encore au creuset de l'adversité. Monsieur de Maugran soutenoit que c'étoit précisément cette raison qui lui manquoit , & qu'il mêloit aux projets d'une révolution les jeux frivoles de la volupté , ou les petits essais d'une ambition de cour. Puisqu'on ne peut vous persuader , dit le duc , il faut vous convaincre. Narsès vient demain dîner ici. Nous le mettrons sur un sujet important : paroissez desirer de vous instruire ; écoutez-le avec intérêt & sans prévention ; & puis , nous en raisonnerons. L'incrédule Maugran promit tout. Narsès arrive , & sur la fin du repas il fut question des grands chan-

gemens que la France a mis dans son administration, dans ses finances, dans sa politique, peut-être jusques dans sa constitution. A ce sujet il distingua avec beaucoup de finesse la bonne volonté du zèle; l'esprit, du talent; les connoissances, de l'usage des affaires; l'habitude de parler, de l'éloquence; les réformes, des diminutions de dépenses. J'ignore, lui dit-il, à quoi vous vous destinez, mais si vous voulez que l'expérience d'un homme, qui peut-être possède quelques talens, ne soit pas perdue pour vous, croyez bien que l'on parvient où l'on veut, non en prenant toute espèce de moyens, comme disent les fots, mais en suivant un principe unique, qui est, d'avoir toujours raison. Ne proposez rien que d'utile; ne demandez rien que de juste; ne dites rien que de vrai; ne faites rien que de raisonnable, & vous acquerrez sur les

hommes un empire, auquel ils finiront par céder. Je ne fais pas trop bien ce que c'est que la vertu ; je ne fais pas marquer les nuances qui se trouvent entre la douceur & la foiblesse, la piété & l'idiotisme, la crédulité & la foi, l'adresse & la fausseté : mais je fais ce que c'est que le caractère, c'est-à-dire, l'immuable volonté de résister au mal & de protéger ce qui est bien. C'est donc le caractère qui fait réussir ; c'est ce qu'ont eu Richelieu, Sully, Colbert, Turgot : voilà ce que vous devez dire, si vous êtes ambitieux. Mais si une raison prématurée vous donnoit quelque confiance dans la vieillesse, je vous dirois que les places sont des entraves ; la gloire, une chimère ; le talent, craint, haï, envié ; l'esprit, disputé, ridiculisé, honni ; le patriotisme, un sentiment défordonné, qui a fait autant de mal que de bien,

qui mène à la révolte comme à la défense, qui conduisit Jacques II sur l'échafaud & Henri IV sur le trône, qui a rendu l'Amérique indépendante & la Suède esclave. Il faut être riche, parce que les coteaux de la Champagne produisent le vin de Sillery, parce que la beauté voluptueuse est sur la terre, parce que l'indépendance assaisonne toutes les jouissances : mais d'ailleurs la grande fortune est un malheur ; car on ne conserve les richesses qu'en les augmentant, & c'est cette augmentation qui cause tant de peines & tant de soins. Je ne dirai pas, d'après les prédicateurs, de respecter la chasteté parce que le plaisir est un crime, mais parce que c'est un calcul sage de conserver la santé, l'aïfance, le goût délicat ; trois choses essentielles au bonheur & que l'abus des jouissances fait bientôt perdre. Je me tais sur la cour.

Elle & la ville n'ont rien à se reprocher. Mais l'une ennuie & l'autre amuse. Dans l'une on desire, dans l'autre on jouit. Les honneurs sont tristes & guindés, les plaisirs rians & faciles. Si jamais les rois viennent à favoir que c'est nous qui faisons tout pour eux, & qu'ils ne peuvent que très-peu de chose pour nous, il n'y aura plus de cour. Les rois viendront à la ville mériter l'amitié, & non recevoir des hommages...

Le comte de Maugran parut converti, ou plutôt feignit de l'être. Le duc s'applaudit de sa victoire, & dit en souriant, qu'il vouloit en temporer une plus difficile. En effet, dans une conversation particulière ils s'étendirent au long sur le caractère moral de Sophie. Monsieur de Spréville déclara n'avoir jamais trouvé tant de vertu & de désintéressement, tant de raison & de grâces, tant de sensibilité & de réserve,

& conclut qu'il ne feroit vraiment heureux que lorsque l'hymen lui auroit assuré la possession durable de tant de charmes.

Monsieur de Maugran affecta une surprise qu'il n'éprouvoit point, puisque plusieurs phrases, jetées à dessein dans les conversations précédentes, l'avoient préparé à cette résolution. Dans une pareille situation, mon cher duc, répondit-il, l'amitié me commande d'entrer avec vous dans les plus grands détails. Dès qu'il s'agit de se brouiller avec votre famille, de renoncer à l'héritage de votre oncle, de mettre contre vous la cour & vos amis, il y auroit de la barbarie à vous taire quelque chose. Promettez-moi de m'écouter: vous ferez ensuite de mes avis l'usage que vous prescrira la prudence. D'abord, connoissez-vous la naissance de Sophie? — Oui: point assez brillante pour qu'on la cite;
point

point assez obscure pour qu'on en rougisse. — Cela seroit peut-être difficile à prouver : mais connoissez-vous sa famille ? — Non, ni ne veux la connoître. Si elle a besoin de mes secours, je l'aiderai ; mais d'ailleurs nous ne la tirerons pas du fond de la province où elle vit. — Vous rappelez-vous d'avoir vu dans ma terre cette vieille fille que j'y garde par humanité, & que je retirerai des coulisses ? — Sans doute : je vous ai même conseillé de la rendre aux siens. — Eh bien, ce sera votre tante ; car c'est celle de Sophie. — Etes-vous bien sûr de ce fait ? Pourquoi m'en eût-on fait un mystère ? — Parce qu'au malheur de la voir dans cet état on joignoit la dureté de ne pas vouloir l'en tirer. — Blâmeriez-vous Sophie de n'avoir été ni complice ni même témoin d'une pareille inconduite ? — Non : mais je blâme le frère,

ce fou chez qui étoit Sophie ; quand vous vintes chez moi ; je blâme sa famille , de l'avoir laissée dans une misère dont je ne pouvois pas lui épargner les horreurs. — Je comprends qu'en effet cela v'euût fort arrangé ; mais je ne comprends pas également ce que Sophie y pouvoit. — Dès que vous n'y voyez ni mauvais cœur ni immoralité , passons à d'autres objets. Puisqu'on vous a caché tant de choses , vous ignorez sans doute l'aventure de Belval. — C'est précisément la seule qui m'intéresse ; aussi en fais-je tous les détails. — Comment , vous en savez tous les détails ? — Oui ; car j'ai été moi-même incognito à Saumur. — Quoi ! vous savez l'histoire de S. Valais , le vol , la grossesse , les couchés ? — Monsieur le comte , comment est-il possible qu'avec tout votre esprit vous adoptiez les noirceurs

qu'a débitées la calomnie. — Il ne s'agit pas de calomnie, il s'agit d'un enfant qui existe. Je connois le chirurgien qu'on a employé. Belval & sa fortune devoient couvrir ce mystère d'iniquité. — Je ne crois pas un mot, non, pas une syllabe de tout cela. — S'il ne vous convient pas de le croire, au moins vous convient-il de le vérifier; car lorsqu'il s'agit de faits, nier sans raison c'est les admettre. — Du moins avouerez-vous que Sophie est une intrigante d'un nouveau genre. Refuser d'abord un hôtel assez beau, une fortune qui la rendoit indépendante: est-ce de ces événemens que nous voyons tous les jours? — Ils ne sont pas si extraordinaires, quand on aspire à une plus haute fortune. N'en doutez pas, tout cela n'est qu'un jeu. Sophie n'a refusé les bienfaits d'un amant que dans l'orgueilleux espoir d'en faire un époux.

— C'est donc là votre dernier retranchement? Eh bien, que direz-vous en apprenant que cette Sophie si artificieuse refuse constamment cet amant pour époux, malgré tout l'art qu'il emploie pour la conduire à l'autel? — Je dirai qu'elle fent tout son empire sur un homme plongé dans l'aveuglement, & qu'elle veut mettre uniquement sur son compte une foiblesse qu'elle prévoit devoir un jour lui être cruellement reprochée. — C'est tout ce que vous pourriez attendre de la coquette la plus exercée. Qu'est-ce qui nous autorise à lui prêter un art si perfide? — Sa liaison avec madame de Buiffonval; le mariage de sa sœur, qui ne vaut pas mieux que celle-ci; son étourderie avec Merfeuil; son enthousiasme pour Narfès. — Sa liaison est finie; le mariage, indifférent; l'étourderie, très-innocente, & l'enthousiasme, fort

nat
vor
de
rie
cro
qu
me
pas

ban
con
Ce
un
& l
elle
gen
&
lui
l'in
pe
ve
d'u
s'e
de

naturel. — Dès que vous voulez voir tous les objets sous ce point de vue ; dès que vous ne voulez rien entendre , rien discuter , rien croire , il faut cesser un entretien qui ne peut que déplaire infiniment , puisque vous n'y appercevez pas l'inspiration de l'amitié.

Le duc de Spréville avoit combattu autant par vanité que par conviction en faveur de Sophie. Cette conversation funeste lui retraça un entretien avec mademoiselle A... & la lettre de monsieur de S. Valais ; elle éveilla son inquiétude sur le genre de liaison établie entre elle & le comte de Merseuil. Enfin elle lui parut pouvoir servir de clef à l'incroyable résistance d'une fille si peu capable en apparence d'un aussi vertueux procédé. La physionomie d'un homme franc & sincère ne s'entend jamais bien avec sa prudence. On ne fait pas ce qu'il dif-

simule ; mais on fait qu'il dissimule quelque chose. Sophie s'aperçut de l'état de Spréville ; mais elle vivoit sans inquiétude , parce quelle étoit sans torts. Ses soupçons se portoient sur monsieur de Maugran , dont les noirceurs ne l'alarmoient pas, persuadée que l'homme le plus adroit ne peut rien contre une ame sincère & courageuse. Ce principe est tout à côté d'une erreur.

Monsieur de Spréville vit disparaître insensiblement la gaieté & la douce confiance de leurs entretiens. Il s'expliqua avec Sophie , triste , mais non moins tendre. Cette explication donnoit plus de choses à entendre qu'elle n'en déclaroit. La vérité a sans doute un caractère qu'on ne peut méconnoître ; car malgré les accusations de monsieur de Maugran , malgré les apparences qui déposoient en faveur de ses récits , la douce sérénité de Sophie ne laissa pas exister long-tems l'injuste mé-

fiance dans l'ame du duc. Après un de ces entretiens, il crut même avoir beaucoup à réparer. O ma chère Sophie ! lui dit-il un jour, vos ennemis font près de triompher. Sauvez-vous de leurs traits dans les bras de l'hymen. Sacrifiez vos répugnances à votre réputation. Ce n'est pas moi qu'ils séduiront ; mais croyez qu'il est affreux de voir l'objet qu'on adore accablé de l'injuste malignité des humains. — Je m'estimerois bien peu, si je vous associois à ma cruelle destinée. Je l'ai méritée, peut-être. Croyez, ô le plus généreux & le plus chéri des hommes, qu'il faut de puissantes raisons pour refuser tout-à-la-fois la grandeur, la fortune & l'amour ! Cet amour m'est témoin que je ne respire que pour vous. — Mettez-moi donc à même de me vanter de mon bonheur & de vous venger des suppositions calomnieuses. — Alors,

dans la chaleur de la conversation, il lui raconte une partie de ce qu'on lui imputoit, en lui jurant, que si l'amour & sa jeunesse l'avoient égarée; que si la perfidie & l'inconstance l'en avoient punie; il vouloit tout oublier, braver toutes les considérations, & couvrir avec son nom, sa fortune & sa main, les malheurs dont elle se faisoit de trop sévères reproches; mais que, si après cet engagement solennel elle persistoit dans un silence aussi humiliant pour lui, il ne répondoit plus de croire à son amitié & à sa passion. Dans une crise aussi pressante elle s'engagea de lui tout révéler, s'il vouloit lui promettre de ne pas insister sur des demandes auxquelles elle ne céderoit jamais. Le duc s'y soumit sous la foi du serment; & Sophie alloit enfin s'expliquer, lorsqu'on annonça M. de Merfeuil. Il entre avec une physionomie troublée. J'apporte, dit-il, une

funeste nouvelle. Le maréchal, votre oncle, est fort mal. Il a eu cette nuit un évanouissement qui tient de l'apoplexie. Dans de pareilles circonstances, il n'y a pas un moment à perdre. J'ai cru devoir venir vous chercher. Le duc se décide à partir. A peine étoient-ils en voiture que Merfeuil lui apprit par degrés la mort de son oncle. Il n'est pas nécessaire de dire que le comte de Maugran n'étoit pas resté auprès de Sophie. Outre l'espoir d'achever son ouvrage, il croyoit devenir nécessaire à Spréville. Les gens de ce caractère font également servir à leurs projets les morts, les mariages, l'amour, les ruptures, &c.

Les premiers instans donnés au deuil, à la décence, aux préliminaires d'un héritage, le duc de Spréville se dispoit à retourner auprès de Sophie & à lui faire l'hommage de son entière liberté, lorsque madame de Buiffonval demanda un en-

trétien. Après bien des protestations de respect & de tendresse, début de presque toutes les trahisons, elle commence une espèce de confession, & s'accuse de l'avoir exposé aux pièges de la femme la plus fausse & la plus ingrate. Non-seulement elle renouvelle avec une coupable adresse les amours avec M. de S. Valais; mais elle fabrique un tissu de noirceurs, déclarées, dit-elle, par M. de Vigeac, que sa femme avoit instruit de tout dans des momens où l'on ne cache rien. Je ne vous demande pas le secret, ajouta-t-elle; & vous pouvez, devant Sophie, m'appeler à la preuve de ce que mon attachement croit devoir vous révéler dans une circonstance où l'on pourroit attenter à votre liberté.

Cet avis fit plus d'impression sur le duc que la longue conversation de M. de Maugran. Il savoit que la haine pouvoit tout exagérer à ses

yeux; mais madame de Buiffonval avoit au contraire uniquement travaillé pour Sophie, & même jeté le duc dans des dépenses qu'il n'eût pas précipitées fans l'instigation de cette femme.

Pour comprendre quelque chose à cette nouvelle perfidie, il faut se presser de dire au lecteur, que Sophie avoit cru pouvoir s'acquitter envers madame de Buiffonval avec de l'or & des présens. Mais celle-ci avoit aussi ambitionné de passer quelque temps dans le château qu'habitoit Sophie, qui n'avoit pas voulu s'afficher avec une femme aussi officieuse. De là étoit venue la brouillerie, de là vint la vengeance. Il faut aussi se rappeler que Sophie détestoit M. de Vigeac, bavard & dangereux. Il avoit compté sur une générosité plus active; & comme la société de madame de Buiffonval lui convenoit beaucoup mieux que celle de sa belle-sœur, ils

s'étoient permis des plaintes qui s'accrurent insensiblement, & dégénérent tout-à-fait en reproches. Telle est la marche de la haine dans les familles. On commence par de simples mécontentemens, on finit par devenir implacable. Adélaïde ne partagea point un semblable complot. Elle eût désiré que sa cousine donnât moins de prix aux gens aimables, ou dédaignât moins les entretiens ordinaires, où chacun met plus de gaieté que d'esprit. Les circonstances ne l'avoient pas mise à même de cultiver le sien, & c'est une réflexion que les femmes font presque toujours trop tard.

Ce bel âge, cet âge où tout est facile, où l'esprit dévore les difficultés, où la mémoire ne laisse rien échapper de ce qu'on lui confie, cet âge heureux se perd dans un amas de vaines futilités. La parure l'occupe, la coquetterie l'égare ;

l'amour le tourmente, la vanité le trompe, l'erreur le séduit. Envain la raison, adoucissant sa voix, parle d'après son expérience; on l'écoute avec dédain, & si elle s'obstine, on lui échappe sous mille prétextes: ne sachant rien du passé, ignorant l'art de gouverner l'avenir, on est étranger à tout. Les conversations sérieuses sont des énigmes, on feint de comprendre: le tourment d'assister à ce qu'on n'entend pas, lasse; l'ennui vient à pas précipités. On prend en aversion ceux qui savent, & l'on recherche les têtes vides, les esprits superficiels, afin de ne trouver que de ces hommes vulgaires qui n'humilient pas, dont la médiocrité semble une excuse, & qui consolent par leur exemple.

Les avis cruels que recevoit le duc de Spréville de tous ceux qui pouvoient connoître Sophie, tourmentoient plus son amour-propre

qu'ils n'alarmoient sa confiance. Un silence obstiné lui sembloit cacher une de ces fautes qu'on peut pardonner, mais non oublier. Il la rejoignit. Une tristesse profonde étoit empreinte dans tous les traits de cette fille infortunée. Elle sembloit avoir épuisé son courage. Sans doute elle étoit instruite de ce qui se tramoit contr'elle; car lorsque le duc voulut entrer en conversation, un torrent de larmes la suffoqua, & elle le quitta sans même lui donner le temps de s'expliquer. Dans le trouble qui l'agitoit, elle laissa sur le sofa qu'elle venoit de quitter, une lettre, dont le duc reconnut l'écriture. Il ne se permit ni de la prendre ni de la lire. Elle étoit du comte de Merseuil. Quelques momens après, il entre dans la chambre de Sophie, dont les larmes ne tarissoient pas. Je vous perds, dit-elle : mes ennemis triomphent ; cruel à qui me sacrifiez-vous ?

Q
L
&
br
pe
Al
im
pu
gn
So
jus
cou
ce
le
cess
me
hor
am

dég
tot
l'av
scè
voi

Qu'ai-je fait pour perdre votre estime ?
 L'univers entier vous auroit accusé,
 & l'univers entier m'auroit vue inébranlable. Il n'est plus temps, répondit-il, de vous rien dissimuler.... Alors il lui raconta tout ce qu'on lui imputoit de personnel, ce qu'on imputoit à sa famille, mais ne se plaignit que de son défaut de confiance. Sophie, que la tendresse avoit émûe jusqu'à la foiblesse, reprit tout son courage à l'aspect de la calomnie. De ce moment, répondit-elle, monsieur le duc, nos engagemens mutuels cessent. Reprenons chacun nos promesses. Je vais parler à un galant homme, mais non plus à mon amant.

Rien ne fut oublié, exagéré, ou déguisé dans son récit. Sa faute parut toute entière, ainsi que le motif qui l'avoit causée. Elle termina cette scène par ces mots : Mon amour pour vous fut au comble. L'idée de vous

porter un cœur où avoit pénétré un sentiment étranger, est la cause secrète de tous mes tourmens. J'ai fait violence à ce cœur, en refusant votre main, parce que je me trouvois trop peu digne de vos sacrifices. Je suis juste; moi seule puis m'estimer, après l'aveu d'un pareil égarement. Vous confier ce secret avant nos sermens, c'étoit hasarder le seul bien pour lequel j'existois; vous le dire après, c'étoit risquer de perdre votre estime; vous en faire un secret éternel, c'étoit laisser dans mon ame un remord toujours renaissant. Voilà tous mes crimes; voilà ce que la calomnie a travesti de tant de façons, Voilà la cause de mon silence. Quant au comte de Merseuil... Elle chercha dans sa poche une lettre. Ne la trouvant pas: Je crois, lui dit le duc, que vous l'avez laissée sur le sofa du salon. Elle va chercher cette lettre, la remet à M. de Spréville & continue.

continue : Cet écrit vous instruira de la nature de mes liaisons avec cet homme , que vous-même avez mis dans ma société ; qui peut-être a voulu me plaire , mais dont l'ame ne s'ouvrit jamais aux odieuses imputations de mes ennemis. —

Vous êtes trop sage, Sophie, pour ne pas soupçonner du moins l'injustice des résolutions précipitées. Les alarmes ne font pas toujours des injures. Si j'étois de sang-froid , votre obstination m'excuseroit peut-être. Mais dans l'égarement où vous m'avez plongé , pouvez-vous me demander compte de ma raison. De même , dans ce moment tout ce que vous venez de m'apprendre excite dans mon ame des sentimens si contradictoires que je ne fais que vous répondre. Quand je pense que la même femme , capable du plus affreux des sacrifices pour un amant , ne peut pas triompher des obstacles que ses

préjugés élèvent contre moi, mon ame se ferme à tout espoir. Un retour sur moi-même suit cette triste pensée, & je sens alors que je ne puis être heureux, puisque une invincible répugnance vous sauve de tous mes projets.

Cependant quelle incroyable révolution se fit dans le cœur du duc de Spréville! Quel jour cruel vint à luire sur toutes ses pensées! A quoi nous servent cent mille volumes sur l'amour, si nous ignorons encore la nature d'un sentiment aussi inexplicable & aussi impérieux? La source des entretiens commença à tarir. Ils parloient de la fidélité, comme si c'étoit un mérite; des gens d'esprit, comme si c'étoit un besoin; de la solitude, comme d'un parti désespéré, & de la constance, comme d'une vertu chimérique. Je suis loin de changer, disoit un jour M. de Spréville, mais j'éprouve une singulière

fenfation. Je n'aime jamais tant Sophie que lorsque j'ai été quelque temps fans la voir. Il est peu de sacrifices que je ne voulusse lui faire ; mais lorsque nous sommes seuls, la conversation s'éteint. Je ne prévois plus l'instant où elle partira, & ma pensée inquiète ne va plus au-devant du moment qui doit la ramener.

Tel n'étoit pas l'état de Sophie. Chaque jour ajoutoit à ses pertes, & chaque perte creusoit une nouvelle source de chagrins.

Narfès, qui devinoit ce qu'on ne lui confioit pas, s'appercevoit fans doute que la tristesse avoit remplacé l'amour, de même que la pâleur flétrissoit les roses de son teint. Il fit quelques adroites tentatives pour être admis à une plus intime confidence. Sophie n'imputoit son malheur qu'à elle-même, & renfermoit dans son sein déchiré la cause de ses tourmens.

De pareilles situations ne peuvent

être durables. De légères disputes, de fréquentes explications, de froids raccommodemens mènent pour l'ordinaire à une rupture d'éclat. Sophie la prévint; & un jour que le duc étoit à la chasse avec Narfès, elle partit, & n'emporta de sa fortune passée que le regret éternel d'être punie de son erreur par celui qui auroit dû l'en consoler.

On devine sans peine quel fut son asile. La philosophie, jointe à la bonté, est celui des ames infortunées. Bois paisibles, demeure de Ctésiphon, avec quel plaisir Sophie vous retrouva! Il lui sembla qu'en rentrant dans cette solitude, elle rentrait en quelque sorte dans les droits de la vertu. Ctésiphon lui tendit les bras. Il apprit sans étonnement la méchanceté des hommes, mais, avec quelque surprise, la foiblesse du duc de Spréville. Cependant, lui dit-il, ne vous flattez pas d'en être oubliée.

L'orgueil des grands ne résiste pas à la facilité avec laquelle on les quitte.

Lyse avoit conservé les mêmes sentimens, & remercia la Providence de lui avoir rendu une amie qu'elle pouvoit imiter & chérir; &, ce qui n'est indifférent qu'aux ames insensibles, les payfans parèrent leurs maisons de guirlandes, & célébrèrent par des feux & des danses l'arrivée de Sophie.

Elle se livra aux douceurs de la vie champêtre. Sans imputer à Adélaïde les torts de son mari, elle ne put jamais retrouver cette confiance, dont la perte est un si grand malheur, que le sentiment qui lui succède est plus que de l'indifférence. Il fallut donc renoncer à la douceur d'écrire sa pensée & de verser son cœur dans celui de son amie. Ctésiphon ne la pressoit pas d'adopter sa manière de vie, mais dans toutes les occasions il lui en peignoit les douceurs.

Par une vue secrète de la Providence, le bonheur n'est, ni au faite des honneurs, ni au sein de l'opulence, ni dans la fermentation du génie. Pourquoi ces vérités, devenues triviales à force d'avoir été répétées, font-elles si peu de profélytes? Si le bonheur existe, c'est dans la retraite qu'il faut le chercher. On peut la trouver au milieu des cités tumultueuses, comme dans les campagnes solitaires : la différence, c'est qu'elle est douce & agréable dans les champs, pénible & quelquefois troublée dans le monde. Lorsqu'on y vit encore, on ne résiste qu'avec peine, ou on ne résiste point à la séduction de l'exemple, aux sollicitations discrètes des personnes à qui la nature a donné des droits sur nous, aux pièges subtils que l'intérêt tend à l'amour-propre. La nécessité de prémunir la jeunesse, nous en rapproche quand elle implore notre expérience; & tout en

écoutant la pudeur qui rougit & l'amour qui s'excuse, on s'attendrit pour l'une & on s'intéresse à l'autre. Malgré ces distractions passagères, le vrai philosophe est presque entièrement à lui-même; plus fortuné cependant, est celui, qui, dépositaire du bien de ses ayeux, éprouve, en pensant au passé, un sentiment de reconnaissance, au présent, la douce sensation de la propriété, & à l'avenir, le plaisir de laisser des heureux. Il vit dans les champs, dont la fécondité le rassure; entouré des dons de la Providence, il ne donne point à l'or ce prix que lui accordent l'avarice défiante & l'avidité insatiable; l'image attristante du luxe n'éveille point dans son ame le desir ou les regrets; ses yeux ne sont point importunés à chaque instant de ces convois lugubres qui s'acheminent lentement au temple de la mort, de ces spectacles sanglans que la justice doit à la loi qui

crie vengeance ; ses oreilles ne sont pas sans cesse fatiguées des récits empoisonnés de la médifance, des criminelles inventions de la calomnie, de cette gaieté cruelle, qui immole l'innocence simple & crédule à la prétendue nécessité d'amuser & de plaire.

Cependant Sophie ne tarda pas à recevoir des nouvelles du duc de Spréville. Ses lettres n'annonçoient plus le défefpoir, mais du reffentiment. Il ne fe croyoit pas trahi, mais insulté. Il infiftoit furtoüt fur le mépris inféparable de fon attention à refufer fes services. Quelques jours après, il envoya un courier, qui, outre de volumineufes dépêches, lui apporta les bijoux, diamans, effets, contrats qu'il lui avoit donnés, & une fomme confidérable, le prix, difoit-il, de la maifon qu'elle ne vouloit plus habiter. Ces fécondes lettres contenoient une juftification détaillée

de sa conduite. Il avoit rompu avec le comte de Maugran , retiré ses bontés à M. de Vigeac , interdit son antichambre à la Buiffonval , & finissoit par des plaintes amères de n'avoir pas même reçu de réponse à ses premières lettres. Sophie renvoya les présens , & mit à ce prix sa correspondance. Point de murmures ; des plaintes douces , l'expression bien sentie de la reconnoissance , des regrets sincères , quelques phrases pleines d'un sentiment bien vif encore : voilà ce que renfermoit son billet. Le lendemain la poste apporta un troisième paquet. M. de Spréville prétendoit que non-seulement il n'avoit pas tort , mais vouloit prouver que Sophie manquoit essentiellement aux promesses les plus sacrées , puisqu'elle lui arrachoit un bien devenu pour lui le premier des besoins. Elle devoit , pour dédommagement de tant d'injustice , choisir une terre

dans le voisinage de son oncle, où elle fixeroit son séjour loin de ses ennemis, & où il iroit une seule fois lui prouver que rien n'avoit pu altérer sa tendresse.

Insensiblement Sophie se trouvoit engagée dans les mêmes discussions, qui l'avoient agréablement tourmentée à Paris, mais qui ne s'arrangeoient plus avec son nouvel état. Les querelles de bouche finissent avec l'entretien. Les querelles par écrit se succèdent de façon que la seconde commence avant que la première soit apaisée.

Sincèrement occupée des moyens de terminer les malheurs nés d'une liaison mal assortie, elle avoit conçu un projet singulier, qui seul pouvoit la délivrer des persécutions de l'amour rebuté. Elle en fit part à Ctésiphon dans ces termes :

„Jamais je ne recouvrerai ma liberté tant qu'il restera au duc une lueur

d'espérance. L'amour-propre se joint ici à une espèce de passion. Il importe à mon bonheur d'achever mes jours dans l'obscurité. Une famille humiliée par les loix, des parens dont il faut rougir, l'éclat qu'a eu ma première faute, donneroient à la méchanceté un champ inépuisable. La médifance peut-être se reposeroit un moment, mais ne se tairoit jamais. Nos projets tiennent de l'inconstancé de notre esprit. J'ai déjà quitté la ville pour la retraite, peut-être quitterois-je encore la solitude pour le monde. Ces réflexions que j'ai faites cent fois m'ont conduite à un dessein un peu extraordinaire, mais avec lequel je me familiarise sans peine : votre exemple d'ailleurs m'encourage. Vous avez trouvé le bonheur avec Lyse : pourquoi ne trouverois-je pas la paix & la tranquillité avec son frère ? Il est vertueux, exact au travail, étranger à toute espèce de vices.

En l'épousant je m'impose la douce loi de ne pas quitter ce lieu solitaire, & déconcerte à jamais l'espérance & les projets de M. de Spréville. „

Ctésiphon n'étoit pas préparé à cette confiance, & demanda quelques jours pour y songer. Il approuvoit intérieurement un parti si généreux, mais il n'osoit le conseiller. Les grands sacrifices sont au-dessus de notre nature. On ne peut pas compter sur cet état, où l'ame, se repliant sur elle-même, fait des efforts extraordinaires.

Le duc persévéra dans les offres les plus séduisantes. Ses lettres étoient l'expression du repentir & de l'amour. Sophie, inébranlable, se confirmoit dans son dessein. Ctésiphon céda. Il parla au fils de Henri que l'on nommoit François. Jamais surprise n'égala celle de ce bon jeune homme. Embarrassé, rougissant, ne sachant que répondre, il écoutoit sans mot dire.

Cependant l'exemple de Life ne lui rendoit pas cette proposition tout-à-fait incroyable.

Le lecteur doit se rappeler que les fils de Henri, élevés dans une certaine aisance, & vivant depuis plus de douze ans avec Ctésiphon, n'étoient pas des payfans grossiers, sans aucune éducation. Leur extérieur n'avoit aucune de ces marques que la misère ou le travail forcé laissent après eux; mais ils ignoroient ce que nous appelons usages. Ils étoient bons, mais non pas polis. Comment Sophie, qui venoit de quitter Narsès, le comte de Merseuil & tant de gens aimables, pouvoit-elle renoncer aux charmes de la conversation, à la douceur de la vie qui s'écoule au milieu d'une société choisie? C'est qu'on ne jouit de rien quand l'ame est humiliée. Chaque bienfait de Spréville renouveloit un sentiment pénible: la reconnoissance nous tient dans une

espèce d'esclavage. Dans cet état on possède tout, excepté le bonheur. Je suis loin d'approuver cette manière de sentir : je ne dis pas ce qui devrait être, mais je dis ce qui est.

Quoi qu'il en soit, elle ne pouvoit pas être heureuse au milieu de toutes les jouissances. Cependant lorsqu'on lui amena François, elle ne put se défendre d'une sensation un peu pénible. C'étoit à un souper. Il n'y avoit que Lisé, Ctésiphon, Henri & son fils. Il étoit bon, vrai, mais d'une timidité qui ressemble à quelque chose de pis. Sa figure, peu agréable, ne rachetoit rien. Sophie l'avoit choisi & préféré à ses frères, parce qu'il jouoit assez bien du violon. Lisé, ayant appris le projet de Sophie, redoubla pour elle d'amitié & de soins, & dépouilla tout-à-fait une espèce de contrainte qui subsistoit encore malgré leurs mutuels sentimens.

Quelques jours après on pensa aux préparatifs de la nôce. Sophie desira même qu'on les abrégéât, parce que dans ses dernières lettres le duc de Spréville annonçoit le desir de venir lui-même choisir cette terre, refusée comme ses autres dons. Il falloit mettre fin à cette correspondance. Chacune de ses lettres exigeoient un nouveau combat. A la veille d'un grand sacrifice on n'a pas trop de son ame toute entière. Voici donc la dernière lettre que lui écrivit cette courageuse victime du préjugé.

„ Au moment où vous lirez ces
 „ tristes caractères, je ne m'appar-
 „ tiendrai plus. Si c'est encore un
 „ bonheur pour vous d'apprendre
 „ que l'amour le plus tendre n'est
 „ jamais sorti de mon cœur, ce
 „ dernier écrit vous le jure. Ah!
 „ Spréville, que n'avez-vous cou-
 „ ronné vos généreux procédés par
 „ des égards pour mon secret! Je

„ favois bien que je ne pouvois vous
„ le révéler fans qu'il nous en coûtât
„ la félicité de notre vie. Le mal est
„ fans remède. Une retraite inacces-
„ sible à tous les humains m'a pour
„ toujours dérobée au monde. Mais
„ je ne puis exister fans aimer. Puis-
„ qu'il faut renoncer à l'être adoré
„ qui seul devoit occuper ce cœur,
„ je tiendrai peut-être de la Provi-
„ dence un être qui l'absorbera tout
„ entier, ce cœur si heureux & si
„ malheureux par votre amour &
„ votre injustice. Ne cherchez pas à
„ percer le voile qui va m'envelop-
„ per. Le dernier service que j'at-
„ tends de votre amitié, & que je
„ lui impose, est de respecter l'obf-
„ curité de ma nouvelle existence.
„ Puisse votre image ne pas trop la
„ troubler ! Puisse le repentir ne pas
„ succéder à mon courage ! Puisse-
„ je savoir une fois que vous m'avez
„ pardonné, & ne jamais vous en-
tendre

„ tendre nommer ! Ne pensez plus
 „ à mes besoins , ils font plus que
 „ satisfaits. La seule indiscretion que
 „ je me permette encore , est de vous
 „ recommander Adélaïde. Son mari,
 „ m'a coûté bien des larmes ; mais
 „ je ne puis & je ne veux jamais
 „ croire que lui seul n'a pas tous les
 „ torts. Il est pourtant un de vos
 „ bienfaits dont je ne me séparerai
 „ point. Je le devrois sans doute ;
 „ mais il est des privations que le
 „ ciel même redemande envain. Ah !
 „ c'est bien assez de vous arracher de
 „ mon cœur , sans sacrifier encore
 „ les traits charmans qui me conso-
 „ lent de mes sacrifices ! „

Ce dernier moment de foiblesse
 fut remplacé par les méditations qui
 rendent à l'ame son ressort. Tel est
 l'empire de la vertu : elle donne
 la force de consommer ce qu'elle
 prescrit.

Tout fut donc irrévocablement

réglé, & le lendemain la vit marcher à l'autel. Elle avoit dépouillé toute espèce de parure. Vêtue en payfanne, elle fut conduite par Ctésiphon devant le prêtre, qui reçoit & consacre les sermens éternels. Il s'étendoit, dans un discours modeste, sur les devoirs d'un état saint, le vœu de la nature & de la société, lorsque tout-à-coup son ministère est troublé par un bruit inusité dans le temple de Dieu. C'étoit un homme hors de lui, tenant une épée à la main, qui se précipite dans le sanctuaire; & , tournant le glaive contre son sein, le serment que vous prononcerez, dit-il, fera le signal de ma mort. Sophie reconnoît le duc de Spréville, s'évanouit & tombe dans les bras de Life, qui se trouvoit à côté d'elle. On l'emporte. Ctésiphon défarme le duc; le prêtre lève les mains au ciel; on sort du temple.

Ctésiphon, s'étant assuré que So-

phie avoit repris ses sens , retourne auprès de monsieur de Spréville , qui venoit , disoit-il , réclamer des fermens antérieurs à ceux que Sophie alloit prononcer , & qui dans son désespoir étoit excusable , puisque la vie est un tourment pour qui ne peut plus supporter le malheur. Ils arrivèrent à la maison, où Sophie, pâle & tremblante , attendoit & redoutoit le moment d'entretenir un homme qu'il étoit impossible d'aimer , & surtout de haïr.

Enfin , lui dit-elle , vous avez résolu de me perdre. Il ne vous manquoit plus que ce trait , homme cruel , pour achever ma honte.... Il est impossible de donner seulement une idée de cet entretien , mélange de reproches , de tendresse , de désespoir , de raison , de foiblesse , de vertu. Après deux heures de pleurs & de disputes ils appelèrent Ctésiphon. Voilà mon plan , lui dit le

duc de Spréville. Je fais la fortune de celui dans les bras de qui elle vouloit pour la seconde fois s'immoler : j'achète une terre à portée de cette maison : j'y vis autant d'années que Sophie croira devoir éprouver ma constance. Le temps fera ce que mes soins & mon amour n'ont pu faire. Mais j'aime mieux expirer à vos yeux que de la perdre. — Monsieur le duc, dit Ctésiphon, vous voulez que je prononce ; eh bien, je le ferai avec la vérité, que j'honore. Il y a des traits de courage trop au-dessus de l'humanité pour que le commun des mortels puisse seulement les juger. Malgré votre nom & votre fortune il n'est pas en votre pouvoir de donner à Sophie dans la société un rang où elle soit heureuse. Il avoit un paysan pour rival, dira-t-on : un pareil choix ne justifie-t-il pas bien tout ce que nous avons dit de cette personne ? Vous serez convaincu de son

innocence, & désespéré de n'y pouvoir faire croire. Je déconseille donc hautement tout projet d'hymen. Mais votre amour est si vrai, si noble, si désintéressé, si tendre, qu'il mérite des sacrifices extraordinaires. Je ne puis rien prescrire ; mais si Sophie le récompense jamais ; je ne ferai point à la nature & à la société l'injure de les croire outragées. Quand l'amour véritable est porté à un si haut degré, non-seulement il a droit à notre indulgence, mais même à nos respects.

Le duc s'accusa d'avoir un instant prêté l'oreille à la calomnie, mais en même temps il fit observer que c'est après des épreuves multipliées qu'on peut répondre de soi. Sophie prit ensuite la parole, & dit qu'elle avoit bien étudié le caractère du duc, noble ; généreux, mais foible comme les ames vraiment sensibles ; que ses offres étoient sincères, son amour

rare, ses qualités sublimes ; mais que, plus il étoit distingué par son rang, par sa fortune, par ses vertus, plus la société lui demanderoit compte de son existence. Elle se soumit à tout ce qu'il prescriroit, en disant que lui seul conserveroit ou détruiroit son bonheur.

Il combla de biens le fils de Henri, acheta une terre dans le voisinage, la meubla, & laissa Sophie maîtresse d'y exister comme elle le voudroit. Il se dispoisoit à partir pour Paris, lorsqu'elle lui déclara ses dernières volontés.

„ Un hymen secret va nous unir.
N'étant coupable qu'aux yeux des hommes, vous me trouverez toujours l'air du bonheur. Si je venois à perdre votre cœur, je ne serois pas long-temps pour vous un fardeau importun. Dans la position où les événemens nous ont mis, je ne peux vous épouser publiquement sans at-